

Les Contes du Plateau d'Abomey

Recueillis par HOUNTON Sophia

Archive Hwènuxó

2026

**Textes traduits par
TCHOUBADE Oladikpikpo Afdal**

Table des matières

<u>LES REMERCIEMENTS.....</u>	<u>5</u>
<u>LES CONTEURS.....</u>	<u>6</u>
<u>LES COÉPOUSES.....</u>	<u>7</u>
<u>LA FEMME-ANTILOPE</u>	<u>9</u>
<u>LES DEUX FRÈRES JUMEAUX.....</u>	<u>11</u>
<u>LA SOURCE ET LE SECRET DES EAUX / LES DEUX COÉPOUSES</u>	<u>14</u>
<u>LE ROI ET LES DEUX JUMEAUX.....</u>	<u>17</u>
<u>LE CHASSEUR ET LES CERFS</u>	<u>20</u>
<u>LE ROI ET SES DEUX FEMMES</u>	<u>23</u>
<u>LES DEUX CALEBASSES</u>	<u>26</u>
<u>LE LAPEREAU ET LA SOURCE D’EAU.....</u>	<u>28</u>
<u>LE SERMENT PRÉNATAL</u>	<u>30</u>
<u>LE ROI DADA SÈGBO ET L’ENFANT PRODIGE.....</u>	<u>32</u>
<u>LES JUMEAUX INSÉPARABLES</u>	<u>35</u>
<u>LA SPATULE DE LA MARÂTRE.....</u>	<u>38</u>
<u>LE CHASSEUR ET LA FEMME-CERF.....</u>	<u>41</u>
<u>DADA SÈGBO ET L’ENFANT RUSÉ.....</u>	<u>43</u>
<u>L’ORPHELINE</u>	<u>45</u>
<u>LE BENJAMIN ET LE ROI DES DEVINETTES.....</u>	<u>49</u>

<u>LA BOSSE ET LE SERMENT</u>	<u>54</u>
<u>LE TOTEM DE LA JALOUSIE</u>	<u>57</u>
<u>LE CHASSEUR ET SON CHIEN.....</u>	<u>59</u>
<u>LES DEUX LUNES DES HWËGBONÚ</u>	<u>61</u>
<u>DADA SÈGBO ET LA QUARANTE-ET-UNIÈME ÉPOUSE.....</u>	<u>63</u>
<u>LA QUEUE DU DESTIN</u>	<u>65</u>
<u>LE CHASSEUR, LA FEMME TÊTUE ET LES TROIS HYÈNES.....</u>	<u>67</u>
<u>L'ORPHELIN ET LE DOBLIGODO</u>	<u>69</u>
<u>LA BOUTEILLE DE SAUVETAGE.....</u>	<u>72</u>
<u>LE CADET ET LA BÊTE DE LA NUIT</u>	<u>75</u>
<u>AWADAGBÉ, LE SAGE-FOU</u>	<u>78</u>
<u>LA MARMITE CHANTEUSE.....</u>	<u>80</u>
<u>LA SOURCE DE SAXÈFA.....</u>	<u>83</u>
<u>LE SECRET DE L'IROKO.....</u>	<u>85</u>
<u>LASSI ET LE CHASSEUR</u>	<u>87</u>
<u>LA JEUNE FILLE ET LES SEPT ATANGOUE.....</u>	<u>89</u>
<u>LA LUNE ET LE SOLEIL</u>	<u>91</u>
<u>LE ROI ET LE FOU</u>	<u>92</u>
<u>LA CORDE DE SABLE.....</u>	<u>94</u>
<u>HOUÉ ET L'OMBRE DU MARIGOT</u>	<u>96</u>

<u>LE CACHE-SEXE ET LA PROMESSE OUBLIÉE.....</u>	<u>98</u>
<u>LE CHASSEUR ET LE SECRET TRAHİ</u>	<u>100</u>
<u>LA REINE AUX DEUX NATURES</u>	<u>102</u>
<u>LA VOIX DE LA NUIT</u>	<u>105</u>

LES REMERCIEMENTS

Dr. Romain HOUNZANDJI, professeur et partenariat, Université d'Abomey-Calavi

Jerry ADJAH, EV Exchange and Alumni Coordinator, Ambassade des États-Unis, Cotonou

Afdal Oladikpikpo TCHOUBADE, fongbe à français traducteur écrit

Mathieu HOUNKANDJI, médiateur culturel au musée d'Abomey et guide de région d'Abomey

Hounon Alexandre ADOHOUNKLA, médiateur culturel au musée historique d'Abomey et traducteur à Abomey

Lorentus HOUEDOTE, guide et expert de région d'Allada

Françoise HOUNTON, guide et expert de région de Dédomé

LES CONTEURS

AGBO Louise
AGUESSI Mahougnon
AKALOGOUN Suzanne
AYAMOU Rose
HEDAGBE Claudine
NOUMAUHOUKOU Sonia
SOTONON Fréjus
TOMETIN Véronique
HOUNTONDI Victoire
JESUHOH Rose
NAN AGBLO Prisca
NANHOUNHO ZOHOU Mathilde
SENMANGLOSIN ZOHOU Pierrette
ZOHOU Henriette
ADJAHOU Léonie
ADOMANGNIBO Yaotcha
AGOUNHA Delphine
AVODAHOU Léontine
AVOSSONOU Florence
GANOU Rose
NAN GOTCHEDJOU Houatinde
SESSOHOUN Elodie

ADOUHOUNKLA Hortense
ALLOSSOU Julienne
AMANDA Dorcas
AMANDA Germaine
AMANDA Marie Reine
AMANDA Nathalie
ASINOVO Lidy
ASSOSSOU Chantale
AZONGLOME Audrée
DEGBOHEN Ida
GODJO Julienne
GUEZO Reine
KABLAGBAZO Zita
LENTA Adèle
MESSE Cherita
SALANON Véronique

Les Coépouses

Il était une fois, dans un petit village niché au creux des collines, deux femmes unies par un même destin : elles étaient coépouses d'un chasseur réputé pour son courage et son adresse. La première épouse nourrissait pour la seconde une jalousie profonde et tenace. Elle ne supportait ni sa présence, ni sa voix, ni même l'ombre de son pas dans la cour commune. La seconde, douce et appliquée, s'efforçait pourtant d'accomplir son devoir sans jamais répondre à l'hostilité. Chaque jour, leur mari partait à la chasse. Et chaque soir, lorsqu'il revenait, couvert de poussière et de fatigue, l'une ou l'autre préparait son repas. Cependant, chaque fois que la seconde épouse s'apprêtait à servir la nourriture à son mari, un oiseau inconnu se perchait au-dessus de la case et se mettait à chanter d'une voix perçante :

*Mă dú ó
Mă dú ó
Núdú dú ɔ nyɔn ă*

Ce qui signifiait :
*Ne mange pas !
Ne mange pas !
Cette nourriture n'est pas digne d'être consommée.*

Troublé par cet avertissement répété, le chasseur suspendait son geste, posait sa calebasse et suivait l'oiseau du regard, sans jamais toucher au repas. La scène se reproduisait si souvent que l'inquiétude s'installa dans son cœur. La seconde épouse, blessée et perplexe, ne comprenait pas pourquoi son mari refusait obstinément ce qu'elle lui préparait avec soin.

Un jour, elle confectionna une sauce riche et parfumée, garnie des plus belles pièces de viande. Mais la première épouse, dissimulée derrière les cloisons de la case, observait chacun de ses gestes. Profitant d'un moment d'inattention, elle vida discrètement la marmite et, dans un acte d'une cruauté inouïe, y substitua de la chair qu'elle avait elle-même coupée de son propre corps et rôtie pour l'occasion. Ignorant tout de cette infamie, la seconde épouse servit le plat au retour de chasse. À peine le chasseur porta-t-il la main vers sa calebasse que l'oiseau reparut et entonna, plus pressant encore, le même chant d'alerte.

Cette fois, le doute devint certitude. L'homme, accablé, se demanda si l'une de ses femmes ne cherchait pas à l'empoisonner, et si l'oiseau n'était pas envoyé pour lui sauver la vie. Il convoqua alors tout le village afin que chacun fût témoin de ce qui allait se passer. Devant l'assemblée réunie, il déclara qu'une épreuve départagerait les innocentes de la coupable. Un large trou fut creusé dans la terre, et

l'on y alluma un feu ardent dont les flammes léchaient les parois. L'épreuve était simple et terrible : chacune des deux femmes devrait traverser le trou embrasé. Celle qui ne parviendrait pas à franchir les flammes serait reconnue comme responsable du mal. La seconde épouse s'avança la première. Elle traversa le feu sans que les flammes ne la consomment. Puis vint le tour de la première épouse. À peine posa-t-elle le pied sur les braises qu'elle chancela, perdit l'équilibre et tomba dans le brasier. Les flammes se refermèrent sur elle. On combla le trou de sable.

Avec le temps, à l'endroit même où elle avait disparu, s'éleva une termitière. Et l'on raconte que, depuis ce jour, la corète potagère pousse sur les termitières. Elle serait née de la jalousie dévorante d'une épouse dont le cœur, consumé par la haine, finit par la livrer elle-même au feu.

La Femme-Antilope

Mon conte court, vole, survole fleuves, vallées et plateaux, puis va se poser sur la tête d'un vénéré chasseur. La chasse lui était souvent fructueuse. Le gibier ne manquait point sous sa flèche, et son nom était respecté. Pourtant, il s'était marié tardivement. Longtemps, il avait vécu seul, jusqu'au jour où il prit femme.

Ils s'aimèrent sincèrement et vécurent en bonne entente. Mais les saisons passèrent sans que leur union ne fût bénie par la naissance d'un enfant. La femme, vendeuse d'akassa¹ au marché du village, portait en silence le poids de sa stérilité. Malgré cette épreuve, leur foyer demeurait paisible.

Un matin, le chasseur partit à la chasse comme à son habitude. Arrivé dans la forêt, il grimpa au sommet d'un grand arbre pour se poster à l'affût, scrutant les clairières à la recherche du moindre mouvement.

Ce jour-là, un spectacle inattendu s'offrit à ses yeux. Non loin de là s'étendait, au cœur même de la forêt, un champ de gombo soigneusement cultivé. Une antilope s'en approchait avec précaution. Mais à peine parvenait-elle au bord du champ qu'elle se métamorphosait : elle déposait sa peau d'animal et prenait l'apparence d'une femme d'une beauté saisissante. Sous cette forme humaine, elle récoltait les gombos, les rassemblait dans une corbeille, puis se rendait au marché pour les vendre. À son retour, elle reprenait sa peau d'antilope et redevenait bête sauvage avant de disparaître entre les arbres. Le chasseur observa la scène à plusieurs reprises. Il suivit la mystérieuse créature, confirma son secret et, peu à peu, une idée germa dans son esprit.

Un jour, alors que l'antilope venait de se transformer en femme pour aller vendre sa récolte, il descendit silencieusement de son arbre, s'empara de la peau abandonnée et la dissimula dans sa gibecière.

Lorsque la jeune femme revint du marché, elle chercha longuement sa peau dans le champ de gombo. Elle fouilla les herbes, scruta les alentours, mais ne trouva rien. L'angoisse se peignit sur son visage. Le chasseur sortit alors de sa cachette et s'approcha d'elle.

— Que cherches-tu ainsi, jeune femme, dans cette forêt profonde ? demanda-t-il.

— Je suis venue ramasser des fagots de bois, répondit-elle avec hésitation.

Le chasseur la contempla un instant.

— Tu es d'une grande beauté. Accepterais-tu de me suivre jusqu'à ma maison ? Je voudrais faire de toi mon épouse, et j'irai ensuite rencontrer les tiens.

Privée de sa peau et de tout moyen de regagner sa nature première, la jeune femme n'eut d'autre choix que d'accepter. Elle suivit le chasseur.

¹ Une boule de taille moyenne, constituée d'une pâte gélatineuse à base d'eau et de farine de maïs, traditionnellement vendue enveloppée dans des feuilles. C'est un accompagnement consommé souvent avec des sauces et viandes.

À leur arrivée, la première épouse accueillit la nouvelle venue avec curiosité. Elle interrogea son mari sur l'origine de cette femme apparue soudainement à son bras. Mais le chasseur demeura évasif et garda le silence sur la vérité. Le temps s'écoula. La nouvelle épouse tomba enceinte et mit au monde quatre filles, belles et vives comme des faons. La maison se remplit de rires d'enfants, et le chasseur connut enfin la joie de la paternité. Mais dans le cœur de la première femme, la jalousie s'installa comme une braise mal éteinte. Elle, qui n'avait jamais pu donner d'enfant à son mari, voyait l'autre combler ce vide. L'amertume grandissait. Elle menaça son mari : s'il ne lui révélait pas l'origine de sa seconde épouse, elle demanderait le divorce. Le chasseur hésita longuement. Finalement, il céda, à condition qu'elle jurât de ne jamais révéler le secret à quiconque. Elle accepta. Rassuré par l'attitude désormais douce et conciliante de sa première femme — qui se montrait même attentionnée envers sa rivale — il lui confia la vérité. Il lui révéla aussi l'endroit où il avait caché la peau d'antilope : derrière la case, soigneusement dissimulée.

— Si ce secret venait à être divulgué, dit-il gravement, je perdrais à jamais cette épouse.

Les jours passèrent encore. Un après-midi, pendant que le chasseur était parti à la chasse, une violente dispute éclata entre les deux femmes. Les mots devinrent blessants, puis cruels. Dans un élan de colère irrépressible, la première épouse lança :

— Antilope ! Antilope ! Antilope ! Retourne à ta vraie nature ! Ta peau est cachée derrière la case de notre mari !

À ces mots, la femme-antilope pâlit. Sans attendre, elle courut derrière la case, retrouva sa peau et la revêtit. En un instant, elle reprit sa forme d'antilope. Ses quatre filles se métamorphosèrent à leur tour, révélant leur véritable nature. Dans un mouvement fulgurant, elles se ruèrent sur la femme stérile et la renversèrent. Puis, dans un tourbillon de poussière, elles quittèrent la concession et s'enfoncèrent dans la forêt. Lorsque le chasseur revint de la chasse, il trouva sa maison silencieuse et sa première épouse sans vie. De la seconde et des enfants, il ne restait aucune trace, sinon l'écho lointain d'un galop dans la brousse.

Ainsi comprit-il que certains secrets ne doivent jamais être trahis, et que la jalousie, lorsqu'elle est attisée, consume plus sûrement qu'un feu.

Les Deux Frères Jumeaux

Jadis, il y avait un homme et une femme que la vie combla de deux fils jumeaux. L'un se nommait Zinsou, l'autre Sagbo. Mais le bonheur fut de courte durée. La mort frappa le foyer, et les deux enfants devinrent orphelins de père et de mère alors qu'ils n'étaient encore que des garçons. Livrés à eux-mêmes, ils connurent très tôt la morsure de la faim et l'humiliation de la pauvreté.

Non loin de leur contrée, les *Adjanou*², pêcheurs redoutés et travailleurs infatigables, possédaient un lac abondant en poissons. Ils y pêchaient chaque jour, fumaient leur prise, puis se rendaient au marché pour la vendre. Lorsque les pêcheurs quittaient les lieux pour écouler leur marchandise, Zinsou et Sagbo profitaient de leur absence. Ils s'approchaient timidement des foyers éteints et ramassaient les résidus oubliés : arêtes, petits poissons brûlés, miettes desséchées. Ces restes constituaient leur unique repas.

À leur retour, les *Adjanou* remarquèrent que les épaves de poissons disparaissaient mystérieusement. Ils s'interrogèrent : quelle âme venait ainsi fouiller leurs déchets ?

Un jour, feignant de partir comme à l'accoutumée, ils se cachèrent derrière les palétuviers.

Les jumeaux arrivèrent, croyant les lieux déserts. Ils commencèrent à ramasser les maigres restes. Soudain, les pêcheurs surgirent et les saisirent sans ménagement. Ils les rudoyèrent durement. Puis, dans un geste d'une cruauté inouïe, ils décidèrent de les vendre. Zinsou fut vendu au roi de *Kétou*, qui n'avait point de fils. Sagbo, quant à lui, fut cédé à un homme d'*Agla*, simple particulier sans rang ni fortune. Ainsi les deux frères furent-ils séparés.

Le roi de *Kétou*, qui ne possédait aucun héritier mâle, adopta Zinsou et l'éleva comme son propre fils. L'enfant reçut l'éducation des princes, apprit l'art de gouverner, de juger et de défendre un royaume. À la mort du souverain, Zinsou monta sur le trône. Parmi ses vastes terres s'étendait un grand champ de mil. Or, les oiseaux granivores et les rongeurs s'y abattaient sans cesse, dévastant les récoltes. Le roi ordonna que l'on recrutât un gardien chargé de protéger le champ. Le destin, joueur et mystérieux, plaça Sagbo sur son chemin. Sans que ni l'un ni l'autre ne s'en doutât, Sagbo fut amené au palais et désigné pour surveiller le champ de mil de son propre frère. Mais Sagbo n'était qu'un serviteur mal nourri et mal vêtu. Les intendants le négligeaient. On lui donnait à peine de quoi survivre. Bientôt, affaibli par la faim, il n'eut plus la force de chasser les oiseaux ni de repousser les rongeurs. Les mange-mil envahirent le champ. Ils picorèrent les épis jusqu'à les vider, puis, impudents, se perchaient au-dessus du malheureux gardien.

² Les Adja, un groupe ethnique vivant dans le sud-ouest du Bénin et le sud-est du Togo.

Lorsque Zinsou envoya ses sujets inspecter la récolte, ils revinrent avec une terrible nouvelle :

— Majesté, les oiseaux ont dévasté tout le champ.

Le roi entra dans une grande colère et ordonna que l'on amenât le gardien devant lui pour qu'il fût exécuté. Lorsque les soldats s'approchèrent pour l'emmener, Sagbo, dans un souffle de désespoir, entonna un chant :

*Zinsou kpoḍo Sagbo kpo é, sa
Tò kù jo mi ḍo nyi gbε, ó sa
O nɔ kù jo mi ḍo nyi gbè, o sa
Mi wε do guelélé fun wε, sa
Adjanou le tɔ wu bo wi li mi, sa
Yé sɔ min dé sa ḍo Kétou, sa
Yé sɔ min dé sa ḍo Agla, sa
Nu wa nyɔn nu hwε bɔ awa xɔ mi, sa*

*Zinsou et Sagbo,
Orphelins de père,
Orphelins de mère,
Livrés à nous-mêmes dans la disette,
Les Adjanou nous ont capturés,
L'un fut vendu à Kétou,
L'autre fut vendu à Agla,
Et voici que le destin t'a élevé, tandis que tu m'emploies à garder ton champ.*

Les soldats, troublés par ces paroles, les rapportèrent au roi. Intrigué et saisi d'un pressentiment, Zinsou quitta son palais avec son cortège et se rendit lui-même au champ. Devant lui, Sagbo reprit son chant. Le roi lui demanda de le répéter une fois... puis deux... puis trois. À mesure que les paroles s'élevaient, les souvenirs d'enfance revinrent frapper le cœur du souverain. Les jours de misère, le lac des *Adjanou*, la séparation... Il comprit.

— Sagbo ! murmura-t-il.

Il se jeta dans ses bras. Les deux frères pleurèrent longuement. Sagbo raconta son existence de servitude et de faim. Aussitôt, Zinsou ordonna qu'on lui apportât de la nourriture, qu'on le vêtît dignement et qu'on le traitât comme un prince.

Plus tard, Zinsou divisa son royaume en deux parts égales et offrit à Sagbo la moitié de son territoire. Les deux frères régnèrent côte à côte, unis par le sang et par l'épreuve. Sagbo prit épouse et eut des enfants.

Et jamais plus les jumeaux ne furent séparés. Car si le destin peut égarer les frères, il ne peut rompre le lien mystérieux qui unit les âmes nées ensemble.

Note d'intervention de fin de la conteuse : Ce récit m'a été transmis par ma défunte mère. Il enseigne que les jumeaux, malgré les épreuves et les distances, demeurent liés par un destin presque indissociable.

La Source et le Secret des Eaux / Les deux coépouses

Il y a fort longtemps, dans un petit village entouré de palmiers et de terres rouges, vivaient deux femmes unies par un même époux, un homme nommé Tchako. La première épouse avait partagé la vie de Tchako bien avant l'arrivée de la seconde. Lorsque celle-ci entra dans le foyer, la première accepta en apparence la décision de son mari. Mais dans le secret de son cœur, une jalousie silencieuse mortifère grandissait.

Un matin, la première épouse invita la seconde à l'accompagner à la source. — Prends ta bassine, dit-elle d'un ton égal. Allons chercher de l'eau. Les deux femmes se mirent en route et suivirent le sentier qui serpentait jusqu'à la source sacrée. Arrivées sur les lieux, la seconde posa sa bassine et se pencha pour puiser l'eau. Mais chaque fois qu'elle choisissait un endroit, la première la reprenait :

— Pas ici. Va un peu plus loin. Ne pose pas tes pieds là.

Docile, la jeune épouse avançait pas à pas, obéissant aux indications. Mais le sol était glissant. À force de se déplacer ainsi, elle perdit l'équilibre et glissa. En un instant, elle tomba dans les eaux profondes de la source. La première épouse demeura immobile. Sans crier, sans appeler à l'aide, elle remplit sa bassine et reprit le chemin du village, laissant sa coépouse engloutie par les eaux. De retour à la maison, elle ne dit mot. Elle poursuivit ses tâches ménagères comme si rien ne s'était produit.

Cependant, les jours passaient et la seconde épouse ne reparaisait point. Le voisinage s'inquiéta. On la chercha dans les champs, dans les murmures du vent, chez les parents. En vain. Tchako lui-même sombra dans l'angoisse. Mais dans l'ombre, la première épouse se réjouissait. Elle croyait avoir retrouvé son mari pour elle seule.

Néanmoins il se trouva que, dans ce village, vivait un bûcheron, ami fidèle de Tchako. Il se rendait chaque jour dans la brousse pour abattre des arbres et façonner des manches de houes. Un après-midi, alors qu'il frappait le tronc d'un grand arbre, non loin de la source, il entendit une voix. Une voix claire, mélodieuse, qui chantait depuis les profondeurs.

*Alintin gbotɔ, Alintin gbotɔ
Nɔn té mǎ dɔ xó yɛ nú wé
Ayihún bo dɔ no Tchako, bo dɔ ji oun kpodo fi
Assissi cé kpo yinkpo wɛ zɔn wa sin dun gbé
Oun dɔ mǎ dun do fi ɔ é non dɔ jɛ kpedé
Oun do si sɛ wɛ kaka, afɔ cé wa jɛ lo tɔ mɛn,
So mǎ do nú bɔ dɛ mɔn lɛ ka dé alɔ bo yi mi,
Bɔ oun fɔn tɛgbɛ do tɔ hwé,*

*Bo do nú da nou tɔ we
Bɔ tɔ do dúdú we*

*Ô bûcheron, bûcheron,
Je te confie un message.*

*Dis à Tchako que je demeure toujours ici.
Ma coépouse et moi sommes venues puiser de l'eau.
Chaque fois que je voulais poser mes pieds quelque part,
Elle m'en empêchait.
De pas en pas, j'ai glissé et je suis tombée dans l'eau.
Les divinités des eaux m'ont accueillie.
Je cuisine pour elles,
Et elles prennent soin de moi.*

Le bûcheron, saisi d'effroi, chercha autour de lui. Il ne vit personne. La voix s'éleva de nouveau.

Cette fois, il suivit attentivement le son et constata, stupéfait, qu'il provenait de la source elle-même. Il laissa tomber sa hache et courut au village prévenir Tchako.

— Ton épouse n'est pas morte, dit-il. Je l'ai entendue. Elle est dans la source.

Intrigués, les villageois suivirent le bûcheron jusqu'au lieu indiqué. Il leur demanda de garder le silence et reprit son geste de bûcheron. La voix s'éleva encore. Tous reconnurent alors la vérité : la seconde épouse vivait dans les eaux. On consulta le Fa, afin de comprendre ce mystère et de savoir comment la ramener. Le Fa³ prescrivit des sacrifices. Les offrandes furent faites selon les rites anciens. Après l'accomplissement des cérémonies, les eaux frémirent. La seconde épouse fut retirée de la source. Mais elle ne revint point comme une simple mortelle. Elle était devenue autre. Transfigurée par les profondeurs, elle apparut sous la forme d'un *vodun*, esprit sacré des eaux.

Les anciens reconnurent en elle la manifestation de *Toxossou*⁴, divinité née du mystère aquatique.

Dès lors, le village l'honora et la vénéra. Quant à la première épouse, son secret fut dévoilé, et sa jalousie demeura à jamais gravée dans la mémoire collective comme un avertissement. Car nul ne peut tromper les eaux. Et les profondeurs gardent toujours la vérité.

³ Système divinatoire et moyen de communication avec le monde spirituel au Nigeria, au Bénin, au Togo et au Ghana. Oracle qui apporte des conseils et prescrit souvent des rituels et des sacrifices. Également appelé *Ifá*.

⁴ Divinité Vodun des eaux douces. Souvent associée aux lacs et aux rivières, elle est également la divinité des mortinaissances et des naissances d'enfants présentant des malformations.

Le Roi et les Deux Jumeaux

Mon conte roule, roule encore, traverse plaines et forêts, et s'arrête auprès d'un homme et d'une femme. Ils étaient mariés depuis peu lorsque la joie visita leur foyer : ils eurent des jumeaux, un garçon nommé Pipo et une fille appelée Pipa. Après cette double naissance, la femme n'enfanta plus.

Mais le bonheur est parfois fragile. Le malheur frappa la famille et les deux parents moururent, laissant les enfants seuls au monde. Livrés à eux-mêmes, Pipo et Pipa apprirent très tôt à survivre. Ils acceptaient les travaux qu'on voulait bien leur confier, échangeaient leurs services contre quelques vivres, et se contentaient de ce que la nature leur offrait. Ils mangeaient les fruits sauvages, buvaient l'eau des sources, et s'abritaient où la nuit les surprenait.

Les années passèrent. Les enfants grandirent.

Pipa devint d'une beauté éclatante. Plus elle avançait en âge, plus son visage s'illuminait d'une grâce rare. Tous ceux qui la croisaient demeuraient saisis. Les jeunes hommes du village nourrissaient l'espoir de l'épouser. Longtemps sans demeure fixe, les jumeaux finirent par trouver un vieux taudis au bord d'une voie poussiéreuse. Ils y élurent domicile. Les passants, touchés par leur condition, rapportèrent souvent au roi :

— Majesté, deux jumeaux vivent dans un taudis, livrés à eux-mêmes. Ils semblent sans protection.

Cependant, un chasseur traversait régulièrement cette contrée. Il demandait parfois de l'eau aux enfants pour étancher sa soif. Peu à peu, il s'attacha à eux. Il partageait le produit de sa chasse, leur offrait un peu de viande, les aidait comme il le pouvait. Sans qu'il osât l'avouer, le chasseur s'éprit de Pipa. Il admirait sa douceur, sa dignité malgré la pauvreté. Pipa, de son côté, éprouvait pour lui une affection sincère, discrète mais profonde. Mais, la jalousie est une herbe qui pousse vite. Certains prétendants éconduits allèrent murmurer au roi qu'un simple chasseur fréquentait la plus belle jeune fille de la contrée.

Un jour, le roi Dada Sègbo fit appeler les jumeaux au palais. Lorsqu'il posa les yeux sur Pipa, son cœur se troubla. Il résolut aussitôt d'en faire sa reine. Il les interrogea sur leur histoire. Les jumeaux racontèrent leur orphelinat, leur vie d'errance, leur taudis au bord de la route. Le roi les écouta attentivement, puis déclara à la jeune fille :

— Tu me plais beaucoup. Consentirais-tu à demeurer au palais ?

Pipa répondit avec calme :

— Majesté, rien ne me sépare de mon frère. Si je vous épouse, il vivra seul, et il ne lui sera pas permis de partager ma vie ici. Je ne puis l'abandonner.

Le roi sourit.

— Rien n'est impossible, dit-il. Je saurai aviser.

Les jumeaux regagnèrent leur demeure, ignorants du sombre dessein qui mûrissait dans l'esprit du souverain.

Peu après, Dada Sègbo annonça qu'une nouvelle case serait construite au palais. Il ordonna à chaque habitant d'apporter des chiendents pour la toiture, y compris les jumeaux. Pipo prépara des vivres et de l'eau pour la journée. Ensemble, ils partirent récolter les herbes nécessaires et les apportèrent au palais.

Sept jours plus tard, le roi réclama encore des lianes pour attacher les chiendents. Il les envoya plus loin encore. Les jumeaux obéirent et rapportèrent ce qui était demandé.

Mais le roi poursuivait un autre projet. Il recommanda secrètement à ses hommes de profiter d'une prochaine expédition pour se débarrasser du jeune garçon et séparer ainsi la sœur de son unique soutien.

Seize jours plus tard, le roi ordonna d'aller chercher du bois pour achever la construction.

Comme à chaque expédition, les jumeaux prirent le chemin de la brousse. Le soleil était haut lorsqu'ils achevèrent leur tâche. Sur le chemin du retour, ils devaient, comme à l'accoutumée, s'arrêter près d'un marigot afin d'étancher leur soif.

Ce jour-là, Pipo marcha d'un pas plus vif. Il atteignit le marigot avant sa sœur. Pipa, alourdie par son fagot et légèrement en retard, traînait quelque peu les pas. Profitant de cet instant où le jeune homme se trouvait seul au bord de l'eau, les sujets du roi, qui les suivaient à distance, surgirent silencieusement. Sans lui laisser le temps de comprendre, ils le poussèrent dans les eaux profondes du marigot, puis s'éloignèrent comme si rien ne s'était produit.

Quelques instants plus tard, Pipa arriva au bord de l'eau. Elle ne vit point son frère. Croyant qu'il s'était avancé sur le chemin, elle poursuivit sa route, interrogeant ceux qu'elle croisait.

— Il marche derrière toi, répondaient-ils avec indifférence.

Mais le soir approchait, et Pipo ne revenait pas. Alors Pipa, abattue, se mit à chanter son nom, d'une voix tremblante. Du fond du marigot monta une réponse faible. Elle entendait son frère, sans comprendre d'où provenait l'écho.

Le chasseur la rejoignit, la conduisit au marigot et plongea pour secourir le jeune homme. Ensemble, ils le tirèrent de l'eau. Le chasseur cacha Pipo dans sa propre demeure, au cœur de la brousse.

Pipa retourna seule au palais avec son fagot de bois. Le roi, persuadé que le garçon avait péri, renouvela sa demande :

— Es-tu prête désormais à devenir ma reine ?

Elle inclina la tête.

— Majesté, puisque mon frère est mort, je ne puis plus rien vous refuser.

Mais son cœur ourdissait un plan. Elle exigea, avant les noces, un rite : que le roi et elle vident chacun une grande gourde de vin de palme durant la nuit. Dada Sègbo accepta volontiers.

Cependant, Pipa remplaça sa gourde par une autre remplie d'eau claire. La nuit venue, le roi but sans mesure, certain que sa future épouse l'imitait. Peu à peu, l'ivresse le terrassa. Alors Pipa fit signe au chasseur. Le roi disparut cette nuit-là, emporté par sa propre démesure. Au matin, le peuple, privé de souverain, reconnut la vérité des faits. Pipa réapparut. Les jumeaux furent acclamés, et le chasseur, pour son courage et sa loyauté, épousa Pipa.

Ainsi, la ruse triompha de l'injustice, et l'amour sincère l'emporta sur la tyrannie. Et mon conte roule encore... jusqu'à la prochaine oreille attentive.

Le chasseur et les cerfs

Mon conte s'élève au-dessus du temps et des âges, traverse les forêts anciennes et vient se poser sur l'histoire d'un chasseur et de son épouse, Agbalilé.

Ce chasseur partait chaque jour dans la brousse et revenait presque toujours la gibecière pleine. Sa réputation grandissait : nul ne rentrait de la chasse avec une telle abondance. Agbalilé admirait cette constance, mais s'en étonnait aussi.

Un jour, au cœur de la forêt profonde, le chasseur fit une découverte singulière : la maison des cerfs. Les cerfs possédaient une demeure cachée entre les grands arbres. Chose plus étonnante encore, ils chassaient eux aussi. Ils rapportaient du gibier en abondance et en faisaient rôtir la viande en de savoureuses grillades. Le chasseur observa longtemps, puis élaborait un stratagème. Chaque fois qu'il se rendait en forêt, il grimpait sur un arbre non loin de la maison des cerfs et attendait patiemment. Lorsque les cerfs quittaient les lieux pour aller chasser à leur tour, il descendait de sa cachette, pénétrait dans leur demeure et se servait des grillades encore chaudes. Il remplissait sa gibecière, puis regagnait son foyer comme s'il revenait d'une chasse glorieuse. Ainsi vécut-il quelque temps.

Mais Agbalilé s'étonna.

— D'où te viennent ces grillades ? Autrefois, tu passais des jours entiers en forêt sans rien rapporter de semblable. Conduis-moi à l'endroit où tu trouves ces viandes. Le chasseur refusa d'abord. Il voulait garder son secret. Mais Agbalilé insista avec tant d'ardeur, menaçant même de le quitter, qu'il finit par céder.

— C'est chez les cerfs que je me sers, avoua-t-il.

Aussitôt, elle exigea de l'accompagner. À contrecœur, il l'emmena dans la forêt. Tous deux grimpèrent sur l'arbre et attendirent que les cerfs partissent à la chasse. Lorsqu'ils jugèrent les lieux déserts, ils descendirent et pénétrèrent dans la maison. Ils se servirent largement. Le chasseur remplit sa gibecière ; Agbalilé, plus avide encore, détacha son pagne pour y entasser davantage de viande.

— Allons-nous-en, dit le chasseur. C'est suffisant. Les cerfs peuvent revenir d'un instant à l'autre.

— Non, répondit-elle. Je ne peux laisser tant de viande derrière moi.

Il insista. Elle refusa.

Craignant le retour des cerfs, le chasseur prit la décision de partir sans elle. Avant de s'éloigner, il lui révéla cependant le secret du portail magique :

— Pour entrer, il faut prononcer : « Ablélawun ».

— Pour sortir, il faut dire : « Azangandangankou ».

Souviens-toi bien : le portail demeure toujours fermé sans ces paroles. Puis il s'en alla, laissant Agbalilé seule. Peu après, elle entendit au loin le bruit des cerfs qui revenaient. Affolée, elle voulut fuir et prononça la formule de sortie :

— Azangandangankou !

Mais le portail ne s'ouvrit pas. Dans sa panique, elle avait oublié qu'il fallait d'abord dire la formule d'ouverture : « Ablélawun ». Les cerfs arrivèrent. Agbalilé se cacha derrière une grande jarre, mais l'un d'eux flaira l'odeur humaine. Ils fouillèrent la maison et finirent par la découvrir. Certains voulurent la tuer sur-le-champ ; d'autres proposèrent de la garder captive. Ils décidèrent finalement de l'épargner.

— Si un jour la chasse nous est mauvaise, dirent-ils, nous la tuons. En attendant, qu'elle vive parmi nous.

Les jours suivants, lorsqu'ils partirent chasser, Agbalilé prépara un mets qu'elle connaissait bien : l'Amiwo⁵, la pâte rouge. Au retour des cerfs, elle leur en servit. Ils goûtèrent et furent émerveillés. Jamais ils n'avaient savouré pareille préparation. Dès lors, ils la gardèrent précieusement et lui ordonnèrent de cuisiner ce plat chaque fois qu'ils reviendraient de la chasse.

Pendant ce temps, le chasseur, rentré seul au village, dut affronter la colère de sa belle-famille qui réclamait leur fille. Il alla consulter le Fa. Le bokonon⁶ lui prescrivit d'acheter un tam-tam, un gong et des castagnettes. Il devait retourner dans la forêt, se poster devant le portail des cerfs et, dès qu'il s'ouvrirait, jouer et chanter. Mais avant cela, il devait construire une nouvelle case à l'entrée de sa concession, y déposer de l'eau fraîche et préparer le mets favori des cerfs.

Le chasseur obéit. Il se rendit dans la forêt. Lorsque le portail s'ouvrit, il se mit à jouer et à chanter :

*Yehwé zōgbannōn mǎ dú kaka ya ja glé
Adja guélé, Ayo guélé, mǎ dú tchobo wa*

Le rythme attira les cerfs. Ils sortirent, fascinés, et se mirent à danser. Un à un, grisés par la musique, ils s'éloignèrent pour la chasse. Lorsque le dernier eut disparu, le chasseur entra dans la maison, retrouva Agbalilé et l'emmena discrètement. Comme l'avait indiqué le Fa, une case était prête. L'Amiwo y fut préparé, l'eau déposée.

À leur retour, les cerfs découvrirent la disparition de leur cuisinière. Ils chantèrent en la cherchant :

*Edo Agbalilé, gba we hwe wa gba mi do,
E mǎ nyi Agbalilé we kplōn Amiwo nen dú nǎ yehwé
O gbō sa Agbalilé*

⁵ Plat classique fon, également appelé *pâte rouge*, constitué d'une pâte épaisse à base de farine de maïs, d'épices et de concentré de tomate

⁶ Prêtre du Vodun et intermédiaire du Fa. Il interprète les signes et les messages reçus du Fa au cours des cérémonies et les transmet à la personne venue consulter.

Gba we hwe wa gba mi do
E mã nyi Agbalilé we kplɔn Amiwo nen dú nã ahwanjo
O gbo sa Agbalilé
Gba we hwe wa gba mi do
E mã nyi Agbalilé we kplɔn Amiwo ne dú nã yehwé

Ils chantaient tout en suivant les sentiers qu’avaient empruntés le chasseur et son épouse pour regagner leur « nouvelle case ». Guidés par l’odeur envoûtante de l’amiwo, ils s’étaient laissés conduire jusqu’à l’habitation, où ils étaient entrés avec une curiosité mêlée d’audace. Là, ils mangèrent avec appétit et burent à leur soif, comme si la fatigue du chemin s’effaçait à chaque bouchée. Puis, rassasiés et alourdis par le repas, ils s’abandonnèrent au sommeil, étendus à même la case, sous la protection silencieuse de la nuit. Au lever du jour, le chasseur, instruit par ce qui s’était passé, tressa une natte qu’il disposa avec soin comme porte à l’entrée de la case.

Et c’est depuis ce temps-là, disent les anciens, que l’on évoque le mystère du *Vodun Yehwe*, né de la rencontre entre la ruse humaine, la gourmandise et la puissance sacrée de la forêt.

Le Roi et ses deux femmes

Il était une fois, dans un vaste palais aux murailles ocre, un roi nommé Dada Sègbo⁷. Il ne vivait qu'avec une seule épouse — singularité étonnante en un temps où les souverains prenaient volontiers plusieurs femmes.

Le roi possédait un immense champ de mil que ses sujets cultivaient pour lui. À chaque moisson, ils rapportaient au palais les récoltes dues à leur souverain. Pourtant, malgré l'étendue du champ, Dada Sègbo se disait souvent insatisfait de la quantité de mil qui lui était présentée.

Un matin, décidé à constater les choses par lui-même, il quitta le palais, sa récade à la main, et prit le chemin du champ. En chemin, il aperçut, à quelque distance, trois réceptacles posés à même le sol. Chacun semblait contenir quelque chose. Il s'en approcha lentement. À mesure qu'il avançait, les réceptacles paraissaient mystérieusement se retrouver à ses pieds, comme mus par une volonté invisible. Intrigué, le roi leva sa récade et brisa le premier réceptacle, placé à sa gauche : il n'y trouva rien. Il fracassa le second, à sa droite : il contenait des charbons de palmier. Enfin, il brisa le troisième, au centre. Alors, sous ses yeux ébahis, en sortit une jeune fille d'une beauté éclatante.

La jeune fille le fixa longuement et demanda :

— Qui es-tu ?

— Je suis un homme, répondit le roi.

— D'où viens-tu ? Pourquoi nous as-tu brisés ?

Le roi, surpris par l'assurance de l'apparition, répliqua :

— Dis-moi d'abord d'où tu viens, et je te suivrai.

À ces mots, la jeune fille se détourna et lui fit signe de la suivre.

Le roi la suivit jusqu'à la demeure de ses parents. Là, il s'entretint avec eux selon les usages, présenta ses intentions et, après les accords convenus, ramena la jeune fille au palais, où elle devint sa seconde épouse. Il la confia à sa première femme, lui demandant de l'initier aux usages de la cour et aux devoirs d'une reine. La première épouse s'exécuta. Ensemble, elles allaient au puits, cherchaient du bois, pilaient le mil. La jeune épouse demeurait toujours aux côtés de son aînée. En apparence, aucune discorde ne troublait leur entente. Pourtant, dans le cœur de la première reine, une amertume silencieuse prenait racine. Elle supportait mal de partager désormais son époux, et plus encore d'être éclipsée par la jeunesse et la grâce de la nouvelle venue.

Un jour, les deux femmes prirent leurs jarres et se rendirent au marigot pour puiser de l'eau. Là, profitant d'un moment d'inattention, la première épouse poussa

⁷ Divinité Vodun toute-puissante considérée comme le « père » de l'univers ou de toute la création. Dans les contes populaires, il apparaît sous les traits d'un roi archétypal, occupant la place du souverain principal de l'histoire.

la jeune femme dans l'eau profonde. Puis, seule, elle remplit sa jarre et retourna au palais.

À son arrivée, le roi s'étonna :

— Où est ma seconde épouse ? N'êtes-vous pas parties ensemble ?

— Si, Majesté, répondit-elle d'un ton mesuré. Mais elle m'a dit qu'elle souhaitait se rendre chez ses parents. Je l'ai donc laissée partir.

On entreprit aussitôt des recherches, mais nul ne retrouva la jeune reine. Le roi fit appeler le crieur public, qui parcourut tout le royaume pour annoncer la disparition de la seconde épouse. Il proclama que quiconque la retrouverait bénéficierait des faveurs royales.

Quelques jours plus tard, des cultivateurs se rendant aux champs passèrent près du marigot. Ils entendirent alors une voix s'élever de l'eau. C'était un chant plaintif, porté par le vent et les roseaux :

*Assissi cé wégo,
Kpo nyi kpo we zɔn yi tɔto
Oun dɔ man dun do fi, e dɔ nyen ni se yi ga
Bɔ oun do si se we a, aɔ cé wa je lodo de mɛn
So man do nu bɔ de mɛn, é we de aɔ bo yi mi
Bɔ oun fɔn tɛgbɛ do tɔ hwe
Bo do nu da nu tɔ we*

Intrigués, les cultivateurs s'approchèrent et aperçurent la jeune épouse immergée, affaiblie mais vivante. Ils la tirèrent de l'eau, la couvrirent pour la réchauffer et la conduisirent aussitôt au palais. Lorsque le roi la vit, il accourut et la serra contre lui.

Puis, se tournant vers ceux qui l'avaient secourue, il demanda :

— D'où l'avez-vous ramenée ?

Après avoir entendu leur récit, il ordonna au crieur public de convoquer tout le royaume pour le lendemain.

Le jour venu, la cour se remplit d'une foule attentive. Le roi fit comparaître sa première épouse.

— Dis la vérité sur ce qui s'est passé au marigot, déclara-t-il d'une voix ferme. Sache que tout mensonge sera puni sans délai.

La première reine, acculée, avoua sa faute.

— Si j'ai agi ainsi, dit-elle, c'est parce que depuis l'arrivée de la jeune épouse, je ne me reconnaissais plus. On lui accordait plus d'attention qu'à moi.

Un silence lourd tomba sur l'assemblée. Ainsi, le royaume apprit que la jalousie, lorsqu'elle n'est pas maîtrisée, peut pousser au pire. Ce conte enseigne que celui qui choisit de multiplier les unions doit veiller à l'équilibre des cœurs, rendre

à chacun sa juste place et gouverner son foyer avec autant de sagesse que son royaume.

Les Deux Calebasses

Il y avait longtemps, au temps où le temps était encore son temps, vivait un roi juste et respecté. Il avait deux fils.

En ces jours anciens, chaque enfant devait porter un surnom, car le surnom révélait l'âme autant que le nom révélait la naissance.

Un matin, le roi fit appeler son fils aîné et lui demanda :

— Quel est ton surnom ?

Le jeune homme répondit avec assurance :

— Je me nomme Mindokpozonminyinnoi, ce qui signifie : « Seul, on se suffit à soi-même. »

Le roi, intrigué, l'observa longuement.

— Est-ce bien là ton surnom ?

— Oui, Père, répondit-il sans hésiter.

Le roi le congédia, puis fit appeler le cadet.

— Et toi, quel est ton surnom ?

Le plus jeune répondit :

— Je me nomme Minwézonminyinnoi, ce qui signifie : « À deux, on devient plus aguerri. »

Le roi ne commenta pas. Il gardait toujours ses pensées pour le moment opportun.

Quelque temps plus tard, il fit venir ses deux fils. Devant eux, il déposa deux calebasses. Dans chacune, il plaça deux pigeons vivants — un mâle et une femelle — puis il recouvrit soigneusement les ouvertures d'un pagne blanc solidement noué.

Il remit une calebasse à chacun et déclara d'une voix grave :

— Un jour viendra où je vous demanderai de me rapporter ces calebasses. Vous ne devez en aucun cas les ouvrir. Celui qui détachera le pagne s'exposera à la mort. Allez, et gardez-les telles quelles.

L'aîné, Mindokpozonminyinnoi, prit sa calebasse et la dissimula au plafond de sa chambre. Il n'y toucha plus. Le cadet, Minwézonminyinnoi, prit la sienne et alla retrouver ses amis. Il leur montra la calebasse et leur expliqua la consigne de son père.

Ses amis l'écoutèrent attentivement.

— Pourquoi ne pas vérifier ce qu'elle contient ? lui suggérèrent-ils. Peut-être ton père voulait-il éprouver ton intelligence plutôt que ta peur.

Après hésitation, ils ouvrirent ensemble la calebasse. À l'intérieur, ils découvrirent deux pigeons, un mâle et une femelle, frémissant encore de vie. Alors une idée germa parmi eux : ils élèveraient ces oiseaux. Ils construisirent un abri, nourrirent les pigeons, en prirent soin. Les oiseaux se reproduisirent. Bientôt, ils eurent une nichée, puis plusieurs. Le nombre grandit, et avec lui leur prospérité.

Ils vendirent certains pigeons et, avec l'argent obtenu, achetèrent des poules, des coqs, puis des chèvres. L'élevage prospéra. La petite initiative devint une véritable richesse. Pendant ce temps, l'aîné n'avait jamais osé toucher à saalebasse. Fidèle à l'interdiction, il l'avait laissée intacte. Les saisons passèrent.

Un jour, le roi convoqua ses fils.

— Le moment est venu. Rapportez-moi vos calebasses.

L'aîné présenta la sienne. On détacha le pagne. À l'intérieur, les deux pigeons étaient morts depuis longtemps, desséchés et sans vie. Le cadet, de son côté, captura deux pigeons vigoureux parmi ceux qu'il élevait, les plaça dans la calebasse et la referma soigneusement comme au premier jour. Il se présenta également devant son père, accompagné de quelques coqs, chèvres et autres pigeons issus de son élevage.

Le roi lui demanda d'ouvrir la calebasse. Deux pigeons vivants en sortirent.

— Comment as-tu fait pour les conserver en vie ? demanda le roi.

Alors le cadet raconta tout : l'ouverture, l'aide de ses amis, l'élevage, la patience et le travail partagé.

Le roi se tourna vers l'aîné.

— Et toi, comment as-tu procédé ?

— Père, répondit-il, je n'ai pas touché à la calebasse. Vous nous aviez défendu de l'ouvrir sous peine de mort.

Le roi resta silencieux un instant, puis déclara :

— Mes fils, retenez ceci : la sagesse ne réside pas toujours dans l'obéissance aveugle, ni dans l'isolement orgueilleux. Celui qui garde tout pour lui peut voir mourir entre ses mains ce qu'il voulait préserver. Mais celui qui partage, réfléchit et agit avec les autres fait fructifier ce qu'on lui confie.

Ainsi comprirent-ils que, seul, on peut se croire suffisant ; mais à plusieurs, on devient plus fort, plus inventif, et plus vivant.

Et depuis ce jour, dans le royaume, on raconte l'histoire des Deux Calebasses pour rappeler que la véritable richesse naît du partage et de l'intelligence collective.

Le Lapereau et la Source d'Eau

Il y a longtemps, dans une forêt profonde, tous les animaux vivaient ensemble, mais souffraient d'une grande soif. Chaque repas laissait leur gosier brûlant, car l'eau se faisait rare.

Un jour, le lion et la panthère, reconnus comme chefs de la forêt, convoquèrent tous les animaux pour une grande réunion. Le sujet : comment trouver de l'eau et éteindre leur soif de manière régulière.

À cette assemblée, le potamochère prit la parole :

— Nous pouvons découvrir une source d'eau dans cette forêt, mais à une condition : que les carnivores cessent de nous dévorer.

Tous les animaux acceptèrent et promirent de ne plus se manger si le potamochère parvenait à trouver l'eau.

Le potamochère, aidé de quelques autres animaux, se mit alors à creuser un peu partout. Il creusait et creusait, jusqu'à ce que, très loin de leurs demeures, une nappe d'eau jaillisse du sous-sol. La joie fut grande, mais la peur des carnivores restait : même ayant trouvé de l'eau, ils attendaient que les carnivores boivent en premier avant d'y toucher.

Le lapereau, lui, avait refusé de suivre le groupe dans cette quête, craignant d'être dévoré. Mais la nuit, en secret, il venait s'abreuver et se laver à la source.

— J'ai bien fait de ne pas les suivre, se disait-il, et pourtant, je profite pleinement de l'eau.

Il venait, buvait et repartait sans que personne ne s'aperçoive de sa présence. Mais un jour, les autres animaux remarquèrent des traces autour de la source. Quelqu'un les avait précédés.

Inquiets, ils consultèrent le Bokonon, maître de sagesse, pour savoir comment attraper l'animal qui venait boire en cachette. Le Bokonon leur recommanda d'acheter deux petits tambours et un grand tambour appelé kpézin⁸, sur lesquels ils effectueraient quelques rituels avant de les placer au bord de la source. Ainsi, ils sauraient qui venait en cachette. Tout fut fait selon les conseils du Bokonon. Lorsque le lapereau revint, il commença à jouer des petits tambours, puis toucha le grand kpézin. À sa surprise, sa main droite resta accrochée au tambour. Il essaya sa main gauche, puis ses pieds... tout resta figé. Il était prisonnier du tambour.

Bientôt, les autres animaux vinrent constater que c'était le lapereau qui venait boire en secret. Heureusement, le Bokonon leur avait remis le moyen de le libérer. Ils le détachèrent et, bien qu'ils eussent songé à le tuer, ils décidèrent de le mettre en cage pour le moment.

⁸ Tambour traditionnel du sud du Bénin, fabriqué à partir d'une base en terre cuite, en petit ou en grand format. Il est notamment utilisé pour des rythmes traditionnels populaires comme le *zinli*.

Pendant qu'ils le nourrissaient, le lapereau leur fit une proposition :
— Organisons un concours de danse pour tous les animaux. Il nous faudra des tam-tams pour la fête et les danses.

Les animaux acceptèrent et s'enthousiasmèrent à l'idée de danser. Le lapereau demanda alors à être relâché le jour du concours et promit de ne pas fuir. Ils le libérèrent.

Le jour venu, chaque animal dansait sur une longue piste, esquissant des pas et revenant après quelques mètres. Quand ce fut le tour du lapereau, il proposa de faire trois tours complets. Il effectua le premier, puis le deuxième... et, au troisième tour, il s'élança et disparut dans la forêt.

Depuis ce jour, on dit que le lapereau est le plus rusé et le plus intelligent de tous les animaux.

Le Serment prénatal

Mon conte marche, court et s'arrête auprès d'un chasseur et d'une femme. Il était une fois, dans un village entouré d'une vaste forêt, une femme que le malheur poursuivait sans relâche. Chaque fois qu'elle portait un enfant en son sein, la grossesse s'annonçait difficile. L'enfant se retournait dans son ventre, et lorsqu'il venait au monde, il ne survivait pas longtemps. Aucun de ses nouveau-nés n'avait la grâce d'une longue vie. La maison de cette femme résonnait plus souvent de pleurs que de berceuses.

Non loin d'elle vivait un chasseur. C'était un homme patient et observateur. Chaque jour ou presque, il s'enfonçait dans la forêt, montait à la cime d'un arbre et se tenait à l'affût, guettant le moindre bruissement, le plus léger pas du gibier qu'il espérait abattre.

Un jour, alors qu'il était perché sur un grand arbre, il fut témoin d'une scène étrange. Un vent violent se leva soudain, tourbillonnant avec une intensité inhabituelle. Il balaya herbes, arbustes et poussière. Sur son passage, il ne laissa qu'un sol nu, couvert de sable. Le chasseur, immobile dans son refuge aérien, observait. Quand le vent s'apaisa, il aperçut, au centre de la clairière ainsi nettoyée, de tout petits êtres apparaître. Ils ressemblaient à des bébés, mais se tenaient assis en cercle, les jambes croisées, comme des anciens réunis en conseil.

Puis un dernier entra dans le cercle et prit la parole.

— Dites-moi, demanda-t-il, dans quelle maison souhaitez-vous naître ? Dans quelle famille voulez-vous venir au monde ?

Chacun répondit à son tour, désignant la demeure et la lignée qu'il avait choisies.

Vint enfin le tour d'une petite voix claire :

— Moi, je veux naître dans la maison de cette femme dont les enfants meurent tous après leur naissance. Je veux être portée dans son ventre.

Un murmure parcourut le cercle.

— Est-ce parce qu'elle n'a pas la grâce de garder ses enfants en vie que tu la choisis ? lui demandèrent les autres.

Elle répondit calmement :

— Oui. Mais moi, après ma naissance, je veux rester en vie. Je grandirai auprès d'elle, je deviendrai femme, j'épouserai un homme qui me dotera. Et le jour où je rejoindrai la concession de mon mari, vous enverrez un serpent me mordre afin que je revienne parmi vous.

Les autres acquiescèrent en silence. Puis, comme dissous dans l'air, les petits êtres disparurent. Le chasseur, bouleversé, avait tout vu, tout entendu. De retour au village, il se mit à fréquenter davantage la femme malheureuse. Il voulait vérifier si ce qu'il avait vu dans la forêt se réaliserait.

Le temps passa. Un jour, la nouvelle se répandit : la femme était enceinte. Le chasseur ne manquait jamais de la taquiner :

— Femme, disait-il en riant, je serai le mari de l'enfant que tu mettras au monde.

Elle lui répondait avec un sourire triste :

— Chasseur, prie d'abord pour que cet enfant vive. S'il reste en vie et s'il est une fille, alors peut-être auras-tu cette chance.

Les mois s'écoulèrent, et, contre toute attente, l'enfant survécut. C'était une fille. Elle grandit en beauté et en grâce. Le chasseur, fidèle à sa parole légère devenue promesse sérieuse, multiplia les présents : gibier, peaux, vivres. Les années passèrent, et lorsqu'elle fut en âge, il la demanda en mariage. Il la dota selon les coutumes, et elle devint sa femme. Mais au fond de lui, le chasseur n'avait jamais oublié la scène de la forêt.

Il voulait savoir si la prophétie s'accomplirait. Le soir où sa jeune épouse devait rejoindre sa case pour la nuit de noces, il se prépara. Armé de son fusil et de sa machette, il monta la garde à l'entrée, tandis que sa femme l'attendait à l'intérieur.

Peu après la tombée de la nuit, un serpent apparut près de la case. Le chasseur leva son arme pour tirer. L'animal disparut aussitôt. Il reparut une deuxième fois. Le chasseur visa encore. Le serpent s'évanouit de nouveau dans l'ombre. À la troisième apparition, l'animal tenta de se glisser dans la case. D'un geste rapide, le chasseur abattit sa machette et trancha la tête du serpent. Mais, dans un dernier sursaut, la tête sectionnée fut projetée à l'intérieur. Elle atteignit la jeune épouse et la mordit. La femme s'effondra. Le venin avait accompli ce que le destin avait scellé. Elle mourut cette nuit-là.

La mère, accablée, pleurait sa fille unique, celle qu'elle avait enfin gardée en vie, pour la perdre au seuil du bonheur.

Le chasseur lui raconta alors tout : le vent, les enfants mystérieux, le vœu prononcé avant la naissance, et la raison secrète qui l'avait poussé à épouser sa fille.

Depuis ce jour, les anciens disent que l'être humain marche souvent sur un chemin qu'il a lui-même choisi avant de voir la lumière du monde. Ce que l'on demande avant sa naissance devient parfois la trame de sa vie. Et l'on ajoute, dans les veillées, que le destin est une promesse ancienne dont nul ne peut entièrement se défaire.

Le Roi Dada Sègbo et l'enfant prodige

Mon conte résonne et tonne au cœur d'un palais. En ce temps-là, vivait un roi nommé Dada Sègbo. Il avait épousé huit femmes, huit reines aux parures éclatantes et aux cœurs inégaux.

Sept d'entre elles, après chacune de leurs grossesses, ne mettaient au monde que des filles. Le roi les aimait, certes, mais son cœur nourrissait un désir ardent : celui d'avoir un héritier mâle pour perpétuer son nom et son trône.

La huitième épouse, la plus jeune et la plus récemment entrée au palais, n'avait pas encore connu la maternité. Elle vivait sous le joug silencieux de ses coépouses. Celles-ci, unies par une jalousie sourde, l'accablaient d'humiliations et de vexations quotidiennes.

Un jour, le roi fit appel à un grand féticheur. Celui-ci vint au palais, immola un mouton en offrande aux divinités et implora leur clémence afin qu'un fils naquît enfin dans la maison royale.

Lorsque vint le moment de préparer la viande sacrificielle, les sept coépouses ourdirent un stratagème. Elles envoyèrent la jeune épouse chercher des fagots de bois dans la brousse, prétextant un manque de combustible. Pourtant, les réserves étaient abondantes.

— Pourquoi irais-je seule en chercher encore, alors qu'il y en a suffisamment ici ? osa-t-elle demander.

Mais elles l'y contraignirent. Soumise, elle partit. Pendant son absence, les sept femmes participèrent au rituel, mangèrent la viande consacrée et ne lui laissèrent que des plats vides à laver. À son retour, elle ne trouva ni nourriture ni place au rite.

Alors qu'elle faisait la vaisselle, elle recueillit discrètement les miettes collées aux assiettes et les porta à sa bouche en murmurant :

— Que ce que cette viande a produit pour mes coépouses me soit accordé également.

Le temps passa. Les mois s'écoulèrent, et les sept reines tombèrent de nouveau enceintes. Mais, malgré le sacrifice, elles mirent encore au monde des filles.

La huitième épouse, elle aussi enceinte, attendait son heure. Peu avant son terme, le roi partit en expédition. Avant son départ, il confia à sa première épouse une potion destinée à faciliter l'accouchement, avec instruction de l'administrer à la plus jeune au moment venu. Puis il quitta le palais.

Le jour de l'accouchement arriva. Selon l'usage, les coépouses assistèrent la parturiente. Mais lorsque l'enfant vint au monde, elles découvrirent avec stupeur qu'il s'agissait d'un garçon. La jalousie, jusque-là tapie dans l'ombre, devint féroce.

Elles bandèrent les yeux de la mère épuisée, prirent le nouveau-né, le placèrent dans unealebasse, l'enveloppèrent d'un pagne blanc et allèrent le déposer dans un cours d'eau, espérant que le flot l'emporterait loin à jamais.

À la place, elles déposèrent dans le pagne ensanglanté un gros caillou. Puis elles ôtèrent le bandeau.

— Tu as enfanté ceci, dirent-elles en ricanant. Un caillou ! Nous donnons naissance à des enfants, et toi, pour ton premier geste de mère, tu mets au monde une pierre !

Elles l'insultèrent, la frappèrent et la couvrirent de honte.

À son retour d'expédition, le roi apprit l'incroyable nouvelle : sa jeune épouse aurait accouché d'un caillou. Fou de colère et incapable de concevoir un tel prodige, il la chassa du palais. Battue et rejetée, elle erra hors des murs du royaume et sombra dans la folie.

Non loin du champ de mil du roi vivait une vieille femme. Un jour, alors qu'elle allait chercher du bois près du cours d'eau, elle aperçut unealebasse flottant à la surface. Des pleurs s'en échappaient. Elle la retira de l'eau et découvrit un nourrisson vivant. Elle recueillit l'enfant, l'éleva comme son propre fils et le nomma Louis — le nom de naissance du roi Dada Sègbo, que nul n'osait prononcer publiquement.

Les années passèrent. Le garçon grandit et gardait le champ de mil de la vieille femme, voisin de celui du roi. Pour chasser les oiseaux mange-mil, il frappait dans ses mains et criait :

— Mi yi dú Louis tòn do dòn !

Ce qui signifiait : « Allez manger le mil du champ de Louis et laissez celui-ci ! »

Les passants furent stupéfaits d'entendre ce nom sacré prononcé sans crainte. Ils en informèrent le roi. Intrigué, Dada Sègbo convoqua tout le royaume au palais. La vieille femme s'y rendit, dignement vêtue, accompagnée du jeune garçon.

À la demande du roi, elle raconta comment elle avait découvert laalebasse et l'enfant. Le roi se tourna alors vers ses sept reines.

— Si vous mentez, votre tête tombera, déclara-t-il.

Terrifiées, elles confessèrent leur crime : la jalousie, l'enfant jeté à l'eau, la substitution du caillou.

Un murmure d'horreur parcourut l'assemblée.

Le roi reconnut son fils. Il offrit à la vieille femme une part du royaume en récompense de sa bonté.

Puis il demanda au garçon :

— Reconnais-tu ta mère parmi ces reines ?

— Majesté, répondit-il, ma mère n'est pas parmi elles.

Trois fois la question fut posée. Trois fois la réponse demeura la même.

Alors le jeune garçon quitta le palais et revint avec une femme hagarde trouvée près d'un tas d'ordures : la huitième épouse.

À sa vue, le roi comprit toute l'ampleur de son injustice. Enfin, Dada Sègbo rendit son jugement. Outré par la cruauté et la trahison des sept reines, il prononça contre elles la sentence suprême. Il donna ordre au Migan⁹ d'exécuter la décision royale.

Selon la tradition, chaque exécution fut accompagnée d'un signe destiné à instruire les générations futures.

La première condamnée fut associée au seuil du palais. Depuis lors, les anciens disent : « Assissi nyi kpokan bə aƒə vɛ gba », ce qui signifie : La coépouse est un seuil sur lequel il est aisé de trébucher.

La deuxième fut liée à la jarre — dazin — symbole de réserve et de soif inassouvie. Et l'on dit : « Assissi nyi dazin bə sin vɛ nu », c'est-à-dire : La coépouse est une jarre dont la soif est difficile à étancher.

La troisième fut rattachée à l'eau, élément de purification mais aussi d'insaisissable rivalité. Ainsi naquit le proverbe : « Assissi nyi sin bə wulilɛ vɛ lɛ », signifiant : La coépouse est une eau dont il est difficile de se rincer.

Et ainsi s'accomplit la sentence contre les sept reines.

Depuis lors, les anciens enseignent que la jalousie n'est pas née d'hier. Elle habite le cœur humain depuis la nuit des temps. C'est pourquoi, disent-ils encore, certains hommes préfèrent aujourd'hui la paix fragile de la monogamie aux orages silencieux de la polygamie.

⁹ Premier ministre de la cour royale traditionnelle chargé d'exécuter les ordres et les sentences du roi.

Les Jumeaux Inséparables

Mon conte s'en va se poser sur deux jumeaux : Zinsou et Sagbo.

Ils vinrent au monde en un temps de grande détresse. La famine sévissait, la disette accablait les villages, et leurs parents, déjà pauvres, peinaient à subvenir aux besoins de la famille. Chaque jour était une épreuve ; chaque repas, une conquête. Le père et la mère avaient l'habitude d'aller dans la brousse ramasser des noix de palme qu'ils rapportaient à la maison pour en faire la sauce. La farine manquait cruellement ; on n'en avait jamais assez pour préparer la pâte séparément. Alors, pour économiser, on cuisait ensemble la sauce aux noix de palme et la farine sur le feu. Le mélange épais qui en résultait tenait lieu de repas. C'était le plat des miséreux, celui qu'on partage en silence, sans se plaindre, parce qu'il n'y a rien d'autre.

Un soir, croyant les enfants profondément endormis, les parents murmurèrent un plan terrible : ils emmèneraient bientôt les jumeaux dans la brousse sous prétexte de leur apprendre à cueillir les noix de palme... puis les abandonneraient au cœur de la forêt. Ils se disaient épuisés de ne pouvoir les nourrir.

Mais Zinsou ne dormait pas. Étendu dans l'ombre, les yeux ouverts, il entendit chaque mot. Sagbo, lui, dormait paisiblement.

À l'aube, Zinsou se leva en premier. Sans bruit, il remplit un petit sachet de cendre qu'il glissa dans sa poche. Peu après, les parents annoncèrent aux enfants :

— Aujourd'hui, vous nous accompagnerez dans la brousse. Il est temps que vous sachiez où nous trouvons les noix de palme et les légumes.

D'ordinaire, ils ne les emmenaient jamais. Les jumeaux se regardèrent, surpris, mais obéirent.

En chemin, Zinsou laissait discrètement tomber derrière lui de fines poignées de cendre, traçant ainsi une piste invisible aux yeux inattentifs.

Arrivés au cœur de la forêt, les parents déclarèrent :

— Restez ici. Nous allons chercher des légumes un peu plus loin. Nous reviendrons vous prendre.

Ils s'éloignèrent... et ne revinrent pas.

Le silence s'épaissit. Les ombres s'allongèrent. Sagbo, inquiet, finit par dire :

— Zinsou, nos parents ne reviennent pas. Nous ne connaissons pas le chemin. Que ferons-nous ?

Zinsou répondit calmement :

— Cette nuit, j'ai entendu leur projet. Ils voulaient nous abandonner. Alors, ce matin, j'ai semé de la cendre tout au long du chemin. Nous n'avons qu'à suivre nos traces. Les deux frères suivirent la piste grise, légère mais fidèle, et retrouvèrent le sentier qui menait à leur maison.

Les parents, qui s'apprêtaient à manger, furent stupéfaits de les voir revenir.

— Nous allions justement vous chercher ! dirent-ils, feignant l’innocence.
Les enfants ne répondirent rien. On partagea le repas, mais la méfiance s’était installée.

La nuit suivante, les parents se lamentèrent encore. Cette fois, le père proposa :

— Vendons-les au marché. Ainsi, nous aurons de quoi survivre.

La mère acquiesça.

Le jour du marché venu, ils vendirent les deux enfants. Zinsou fut emmené à *Agbaga* par un simple marchand. Sagbo, lui, fut vendu à *Kétou*, dans un royaume où le roi, n’ayant pas d’héritier, l’éleva auprès de lui.

Les années passèrent. Le marchand qui avait acheté Zinsou perdit sa fortune et, acculé par la misère, le revendit à son tour. Le destin, dans son ironie silencieuse, conduisit Zinsou dans le royaume de *Kétou*. Là, un sujet du roi Sagbo l’acheta pour garder les champs et chasser les oiseaux. Nul ne savait que le roi était né jumeau. Chaque midi, sous le soleil brûlant, Zinsou chantait en frappant pour effrayer les oiseaux :

Zinsou nɔnvi Sagbo é, lé fɔè
Zinsou nɔnvi Sagbo é, lé fɔè
Tɔ dokpo ɔ, nɔn dokpo ɔ wɛ ji mi lé, lé fɔè
E sɔ Zinsou sa do Agbaga
Bo sɔ Sagbo sa do Kétou
Nou wa nyɔn Sa bɛ wa xɔ zin lé, lé fɔè
Xɛ dé mǎ dú nɔn cé vi li o, lé fɔè

Sa voix portait loin dans les champs. Les sujets rapportèrent au roi qu’un nouveau gardien travaillait avec ardeur et chantait d’étranges paroles. Intrigué par le contenu de la chanson, Sagbo décida de se rendre lui-même aux champs. Porté dans son hamac royal, entouré de ses sujets, il arriva sous le soleil éclatant et demanda au gardien de chanter. Zinsou entonna le même chant.

Le roi sentit son cœur vaciller. Il fit signe à ses sujets de s’éloigner et demanda au jeune homme :

— Raconte-moi ton histoire.

Zinsou raconta tout : la famine, la forêt, la vente au marché, la séparation d’avec son frère.

Alors Sagbo comprit.

— Zinsou... je suis Sagbo.

Les deux frères se regardèrent longuement. Puis ils s’étreignirent, réunis après tant d’années de séparation.

Sagbo partagea son royaume et ses richesses à parts égales avec son frère. Ainsi, celui qui avait été vendu comme un bien devint prince à son tour.

Et mon conte s'achève ici. Il enseigne que le lien des jumeaux ne se rompt ni par la misère, ni par la distance, ni par le destin. Rien ne peut diviser ceux que la naissance a unis dans un même souffle.

La Spatule de la marâtre

Mon conte roule, roule et tombe sur Dada Sègbo.

Dada Sègbo avait deux épouses. Chacune avait mis au monde une fille. Mais la seconde épouse mourut peu après avoir donné naissance à son enfant. La petite grandit donc sans mère. La première épouse devint la tutrice de l'orpheline. Hélas, son cœur n'était pas tendre : elle maltraitait la jeune fille et lui faisait porter les travaux les plus pénibles.

Un jour, par inadvertance, l'orpheline laissa tomber la spatule de sa marâtre dans le puits. À cette vue, la femme entra dans une colère noire.

— Si tu ne me rapportes pas ma spatule, je te frapperai jusqu'à la mort ! menaçait-elle.

Terrifiée, la jeune fille quitta la maison et prit le chemin de la forêt.

La forêt était profonde, dense, redoutable. Nul n'osait s'y aventurer seul. Pourtant, l'orpheline avançait, poussée par la peur.

Soudain, un animal féroce surgit devant elle.

— Jeune fille, que cherches-tu ici, seule dans cette forêt où personne ne vient ?

Elle répondit d'une voix tremblante :

— J'ai laissé tomber la spatule de ma marâtre dans le puits. Elle m'a juré de me tuer si je ne la lui rapporte pas.

À ces mots, l'animal déclara :

— Approche. Je vais te mordre.

Sans discuter, la jeune fille s'approcha. L'animal la mordit légèrement, puis dit :

— Poursuis ton chemin par ici. Tu trouveras ce que tu cherches.

Elle continua sa route et aperçut bientôt une aiguille posée sur le sentier. L'aiguille se mit à parler :

— Que viens-tu faire dans cette forêt profonde, jeune fille ?

Elle répéta son histoire.

— Alors approche, dit l'aiguille. Laisse-moi te piquer.

Avec courage, l'orpheline tendit la main. L'aiguille la piqua, puis murmura :

— Continue ton chemin. Ce que tu cherches n'est plus loin.

Elle marcha encore et rencontra une vieille femme dont le corps était couvert de tessons de bouteilles.

— Que cherches-tu ici, enfant ? demanda la vieille.

La jeune fille raconta une fois de plus son malheur.

La vieille femme lui dit :

— Masse-moi le dos.

Sans hésiter, l'orpheline obéit. Les tessons blessèrent ses paumes ; le sang coula.

Mais elle ne se plaignit point.

Touchée, la vieille lui dit :

— Plonge tes mains dans cette potion.

À peine les eut-elle plongées que ses plaies se refermèrent et disparurent.

Alors la vieille donna un dernier conseil :

— Poursuis ton chemin. Tu verras des arbres fruitiers. Cueille le fruit de l'arbre qui gardera le silence. N'écoute pas celui qui te criera : « Wa gbèmi ! Wa gbèmi ! » — ce qui signifie : « Cueille-moi ! Cueille-moi ! »

La jeune fille suivit fidèlement ces recommandations. Elle trouva les arbres. L'un d'eux criait sans cesse : « Wa gbèmi ! Wa gbèmi ! » Mais un autre demeurait silencieux. Elle cueillit le fruit de l'arbre muet. À l'intérieur, elle découvrit la spatule perdue. Mais ce n'était pas tout : de l'or, de l'argent et de nombreux trésors y étaient également cachés. Elle rentra à la maison, remit la spatule à sa marâtre et déposa les richesses. Dès lors, la vie de l'orpheline changea.

La marâtre, rongée par la jalousie, se tourna vers sa propre fille.

— Va toi aussi ! Rapporte-moi des richesses !

La jeune fille, volontairement, jeta la spatule de sa mère dans l'eau. Sa mère la gronda et l'envoya la chercher.

Elle prit le même chemin que l'orpheline.

Dans la forêt, l'animal féroce surgit.

— Où vas-tu ?

— J'ai fait tomber la spatule de ma mère. Elle m'a ordonné d'aller la chercher.

— Approche, que je te morde, dit l'animal.

— Jamais ! répondit-elle avec mépris. Je suis trop belle pour être mordue !

L'animal la laissa passer.

Plus loin, l'aiguille lui demanda de se laisser piquer. Elle refusa encore.

Enfin, elle rencontra la vieille femme couverte de tesson.

— Masse-moi le dos, dit la vieille.

— Certainement pas ! répondit-elle.

La vieille, sans se fâcher, lui indiqua néanmoins le chemin et lui dit :

— Lorsque tu verras les arbres fruitiers, cueille le fruit de celui qui t'appellera : « Viens me cueillir ! »

Elle suivit ce conseil. Arrivée devant les arbres, elle choisit celui qui criait le plus fort. Elle cueillit le fruit. Mais à l'intérieur, point d'or ni d'argent. Elle n'y trouva que des objets de guerre : couteaux, machettes, fusils.

Triomphante, elle rentra chez elle. Sa mère, convaincue qu'elle rapportait des trésors, convoqua tout le voisinage pour admirer les richesses. Quelle ne fut pas la surprise générale lorsque l'on découvrit, au lieu d'or et d'argent, un amas d'armes menaçantes ! Ainsi s'acheva l'histoire.

Et le conte nous enseigne que la bonté ouvre les chemins, que l'humilité attire la grâce, et que la nature elle-même se met au service des cœurs purs — surtout lorsqu'ils sont orphelins et éprouvés.

Le Chasseur et la Femme-Cerf

Mon conte roule, roule et tombe sur un chasseur.

C'était un véritable chasseur, redoutable entre tous, qui parcourait les vastes forêts avec assurance et maîtrise. Nul animal ne lui échappait, tant son œil était vif et son pas silencieux.

Un jour, il s'enfonça plus loin que d'ordinaire dans la grande forêt. Là, il aperçut un cerf d'une beauté singulière. À peine l'eut-il vu qu'il grimpa prestement au sommet d'un grand manguier afin de mieux l'observer sans être aperçu.

En ces temps-là, les cerfs possédaient l'art mystérieux de la métamorphose. Ils pouvaient, à leur guise, revêtir l'apparence d'un homme, d'un arbre, d'une plante, ou même d'un autre animal que le cerf.

Perché à la cime du manguier, le chasseur suivait attentivement les mouvements de l'animal. Mais le cerf, lui aussi, avait remarqué la présence du chasseur. Il feignait l'indifférence. L'animal s'approcha d'une termitière. Là, en un instant, il abandonna sa peau de cerf dans la cavité et se métamorphosa en une jeune fille d'une rare beauté. Elle ajusta ses vêtements comme si elle avait toujours été humaine, puis prit la direction du marché, telle une simple villageoise venue faire ses emplettes. Dès qu'elle disparut, le chasseur descendit de l'arbre. Il s'approcha de la termitière, découvrit la peau soigneusement dissimulée et la glissa dans sa gibecière. Ensuite, il remonta se poster dans le manguier, patient et silencieux, attendant le retour de l'étrange créature.

Lorsque la jeune fille revint à la termitière, elle chercha fébrilement sa peau. Sans elle, il lui était impossible de reprendre sa forme véritable. Elle fouilla la cavité, retourna la terre, mais ne trouva rien.

Le chasseur descendit alors de l'arbre et s'approcha d'elle.

— Que cherches-tu donc, jeune femme ? demanda-t-il calmement.

— Ma peau d'animal, répondit-elle d'une voix tremblante. Je l'avais cachée dans cette termitière, mais elle a disparu.

— Si tu as perdu ce qui t'était si précieux, dit le chasseur en la contemplant, sache que ta beauté m'a touché. Accepterais-tu de devenir ma femme et de me suivre ?

— Tu as découvert mon secret, répondit-elle après un silence. Si je consens à te suivre, tu devras me promettre de ne jamais révéler ma véritable nature à qui que ce soit. Si ce secret venait à être dévoilé, tu me perdrais à jamais.

Le chasseur jura, prenant le ciel et la terre à témoin, qu'il garderait le secret. La jeune femme le suivit donc jusqu'à sa maison. Le chasseur cacha soigneusement la peau de cerf dans une termitière située derrière sa case. Il présenta la jeune femme à ses parents. Mais le chasseur avait déjà une épouse. La nouvelle venue devint ainsi sa seconde femme. Au début, les deux épouses vivaient en bonne entente. Le foyer semblait paisible.

Un soir, alors qu'il se trouvait dans la chambre de sa première épouse, le chasseur lui raconta comment il avait rencontré la seconde et lui révéla sa véritable nature. Il lui confia le secret qu'il avait juré de garder.

Une autre nuit, alors qu'il était auprès de la seconde épouse, il se laissa aller à dévoiler ses propres secrets : ses forces, ses pouvoirs, sa capacité à se métamorphoser dans la forêt pour affronter les bêtes sauvages.

Sa mère, qui entendait ses confidences, l'interrompit d'une voix grave :
— Mon fils, faut-il vraiment tout dire de toi ?

À ces mots, le chasseur se tut et conserva pour lui certains pouvoirs qu'il n'avait pas encore révélés. Les jours passèrent. Les mois s'écoulèrent. Les années suivirent leur cours.

Un jour, le chasseur partit de nouveau pour la chasse et s'enfonça dans la forêt. Pendant son absence, une violente dispute éclata entre les deux épouses. Les paroles devinrent dures, blessantes.

Dans sa colère, la première épouse lança :
— Toi, créature issue d'une peau d'animal ! Tu ferais mieux d'aller chercher ta dépouille que mon mari a cachée dans la termitière derrière la case. Pauvre cerf !

À ces mots, la seconde épouse pâlit, puis rougit de honte et de rage. Blessée au plus profond d'elle-même, elle courut vers la termitière, retrouva sa peau et la revêtit aussitôt. Elle reprit sa forme de cerf.

Dans sa fureur, elle transforma également en cerfs les enfants qu'elle avait eus avec le chasseur. Puis, aveuglée par la vengeance, elle tua la première épouse, les parents du chasseur, ainsi que les enfants de celle-ci. Elle ne laissa aucun survivant.

Ensuite, accompagnée de ses propres enfants, elle prit la direction de la forêt pour affronter le chasseur. Elle savait où le trouver. Lorsqu'elle s'approcha de lui, le chasseur sentit un danger imminent. Il se prépara. Ce fut alors une bataille de ruse et de puissance. Chaque fois que le chasseur se métamorphosait — en lion, en panthère, en loup — le cerf prenait aussitôt la même forme, et le combat reprenait de plus belle. Enfin, usant d'un pouvoir qu'il n'avait jamais révélé à quiconque, le chasseur se transforma en feu. Sous cette forme insaisissable, il échappa à son adversaire et sauva sa vie.

Il regagna sa maison. Mais la maison était vide. Le chasseur avait perdu toute sa famille.

Ainsi se termine mon conte. Il nous enseigne qu'il n'est pas sage de tout révéler. Certains secrets sont faits pour être gardés, car une parole imprudente peut brûler plus sûrement que le feu.

Dada Sègbo et l'enfant rusé

Mon conte vole, survole marigots, lacs, rivières et océans, puis va se poser chez Dada Sègbo.

Dada Sègbo était le chef du village. Il avait une épouse qui lui avait donné de nombreux enfants, garçons et filles. Leur foyer était harmonieux, et l'on disait qu'ils vivaient dans une entente sincère, nourrie de respect et d'affection. Ils possédaient un vaste champ que la femme et les enfants cultivaient avec ardeur. La terre était généreuse, et la famille prospérait.

Mais, avec le temps, Dada Sègbo prit une seconde épouse. Peu à peu, son cœur se détourna de la première pour se fixer sur la nouvelle venue. Il combla la seconde de présents et d'attentions, tandis qu'il reléguait la première dans l'ombre. Lorsqu'il se rendait au champ et qu'il abattait du gibier, il réservait désormais la viande à la seconde épouse. La première n'en recevait plus. Quand il désirait une soupe savoureuse, c'était à la seconde qu'il en confiait la préparation. La première se voyait presque ignorée.

Pourtant, celle-ci ne manifesta ni jalousie ni révolte. Elle gardait le silence et poursuivait ses tâches avec dignité.

Un jour, Dada Sègbo se rendit au champ. Il captura un rat vivant qu'il enferma dans unealebasse soigneusement close. Puis il prit un serpent vivant qu'il plaça dans une autrealebasse, qu'il referma tout aussi solidement. Il remit ensuite les deuxalebasses à l'aîné des enfants de la première épouse et lui dit :

— À ton arrivée à la maison, tu remettras cettealebasse-ci à ta mère, et celle-là à ta marâtre.

L'enfant plaça les deuxalebasses l'une sur l'autre sur sa tête et prit le chemin du retour. Mais la curiosité le saisit en cours de route. Il déposa son fardeau, ouvrit délicatement les couvercles et découvrit le contenu. Dans l'alebasse destinée à sa mère se trouvait le serpent ; dans celle réservée à la seconde épouse, le rat. Il comprit aussitôt le stratagème de son père.

Arrivé à la maison, il intervertit discrètement lesalebasses : il remit celle contenant le serpent à sa marâtre, et celle renfermant le rat à sa mère. La seconde épouse, persuadée qu'on lui envoyait un beau gibier, s'empressa d'ouvrir l'alebasse. Toute excitée, elle y plongea la main pour saisir sa proie. Le serpent la mordit aussitôt. Elle poussa des cris déchirants, alertant le voisinage, et se roula à terre. Les habitants accoururent. On voulut tuer le serpent, mais on le laissa enfermé dans l'alebasse pour éviter qu'il ne s'échappe.

Les voisins interrogèrent l'enfant :

— Comment as-tu distribué lesalebasses ?

Il répondit avec calme :

— J'ai remis à chacune laalebasse que mon père m'avait demandé de lui donner.
Je n'y suis pour rien.

On lui ordonna alors de courir prévenir son père au champ.

L'enfant s'élança. Avant même d'apercevoir Dada Sègbo, il entonna un chant :

*Dah é, avi hoho é hwe ka nã ya é di a,
Menjotɔ dah cé,
avi hoho é hwe ka nã ya é di a,
Asi to we xóxó ɔ nyi dǎ du mɔn,
Asi to wé yɔyɔ nyi afin du mɔn,
Dah e, asitowe xoxo lɔ ku,
A nyi ó, guede hinyǎ hinyǎ guede nyǎ gue.*

Dada Sègbo entendit de loin l'écho de cette voix chantante. Il leva la tête, regarda autour de lui, puis reprit son travail, sarclant la terre. À mesure que l'enfant approchait, il reprenait son chant avec plus d'insistance.

Cette fois, Dada Sègbo s'arrêta net et s'écria :

— Qui raconte cela ? Éloignez-vous de mon champ !

Mais lorsque l'enfant ne fut plus qu'à quelques pas, il éleva la voix et chanta de plus belle. C'était un message. Alors Dada Sègbo laissa tomber sa houe et courut vers la maison comme un éclair. Hélas, à son arrivée, sa seconde épouse avait déjà rendu l'âme.

Furieux, il interpella son fils :

— Qu'as-tu fait des calebasses que je t'ai remises ?

L'enfant répondit sans trembler :

— Père, j'ai remis à chacune sa calebasse, comme vous me l'aviez ordonné au champ, sans me tromper.

Dada Sègbo convoqua tout le village pour un jugement. Les anciens écoutèrent, pesèrent les paroles et comprirent que la jalousie et la préférence injuste avaient semé le malheur. L'enfant, par ruse, avait agi pour sauver sa mère d'une mort certaine. Et les sages conclurent : « Parfois, l'homme lui-même devient source de malheur pour son foyer lorsqu'il ne sait pas gouverner son cœur avec équité. »

{**Note du conteur** : Jadis, lorsque mon père, Ahossi TEBEDEHOUN, nous rassemblait au clair de lune pour nous dire des contes, il rappelait toujours qu'avant toute parole contée, il fallait entonner un chant. Et nous chantions :

*Hwénuxó, min ka dɔ bɔ aka yi sé,
O hwénuxó, min ka dɔ bɔ aka yi sé,
A mã jɔ dɔ hweninnu é,
Hweninnu xo, min ka dɔ bɔ aka yi sé,}*

L'Orpheline

Mon conte tombe sur deux jeunes filles : l'une était orpheline de mère, l'autre vivait sous la protection attentive de la sienne.

Dans cette maison, l'orpheline portait tout le poids des corvées. Pour puiser l'eau, c'était elle. Pour faire la vaisselle, toujours elle. Pour aller au marché, encore elle. Tout reposait sur ses frêles épaules. Sa marâtre l'accablait sans relâche, profitant de l'absence de sa mère défunte. Son père, absorbé par ses occupations, ne voyait rien — ou ne voulait rien voir. Et l'enfant supportait tout avec patience. On lui imposait les travaux les plus pénibles.

Un jour de marché, la jeune orpheline s'y rendit comme à l'accoutumée. Au milieu des voix mêlées et des cris des vendeuses, elle rencontra un jeune homme d'une beauté rare, élégant et charismatique.

Il l'aborda avec douceur :

— D'où viens-tu, jeune fille ?

— Je suis la fille de Dada Sègbo.

— M'épouserai-tu ?

La jeune fille baissa les yeux, puis répondit avec sagesse :

— Si je dois t'épouser, il me faut d'abord en parler à mes parents. Je ne puis te suivre sans leur consentement.

— Je comprends, répondit-il. Je craignais que tu refuses de me revoir.

— Non. Mais je dois demander l'avis de mon père et de ma mère. S'ils consentent, au prochain jour de marché, je te tiendrai informé et je pourrai te suivre.

De retour à la maison, elle informa sa marâtre de cette rencontre. Celle-ci, indifférente, répliqua sèchement :

— Cela ne me regarde pas. Va le dire à ton père.

La jeune fille se tut et garda le silence.

Au marché suivant, on l'y envoya encore, elle retrouva le jeune homme.

— As-tu informé tes parents ? Sont-ils d'accord ?

— Oui, répondit-elle.

— Alors viens, suis-moi. Tu me suivras afin de connaître ma demeure.

Après avoir terminé ses emplettes, le jeune homme prit le chemin du retour. La jeune fille marcha à ses côtés. Mais plus ils avançaient, plus le chemin disparaissait derrière eux. Lorsqu'elle se retournait, il n'y avait plus aucune trace de leurs pas : seul l'avenir leur était ouvert. Il ne restait que la route devant eux. Impossible de revenir en arrière. Le jeune homme entonnait alors une étrange chanson :

*Lelé ka yi hwe ahwilitogbe, atilitó,
Lelé ka yi hwe ahwilitogbe, atilitó,
Afɔtin mã ɔo afɔtin tómen mi hwe, atilitó,*

*Alɔvi mǎ do alɔvi tómen mi hwe, atilitó,
Ta de mǎ do ta de kɔ nu wɛ mi hwe, atilitó,
Lele ka yi hwe ahwlitogbe, atilitó.*

Il chantait. Elle demeurait silencieuse. Ils arrivèrent enfin dans une vaste cour où résidaient les parents du jeune homme — des êtres à l'allure presque surnaturelle. Ils accueillirent la jeune fille avec bienveillance.

Dans la cour se tenait une vieille femme. Elle salua la jeune orpheline et l'appela auprès d'elle.

— Ma fille, veux-tu rester parmi nous ?

— Oui, grand-mère.

— Tu es entrée dans une maison régie par des interdits et des totems. Si tu les respectes, tu vivras en paix. Je reste souvent seule à la maison ; désormais, nous serons deux. Tes beaux-frères sont cultivateurs. Écoute bien mes conseils...

— Je ne refuse rien, grand-mère.

Le lendemain, la vieille femme lui servit le repas. La jeune fille mangea humblement. Plus tard, la vieille l'appela dans sa chambre. Elle lui donna des instructions précises :

— Demain matin, avant que tes beaux-frères n'aillent au champ, ils te remettront un épi de maïs. Tu l'écraseras pour en faire la pâte et tu prépareras la sauce avant leur retour. Tu réserveras la part destinée à chacun. Quand ils reviendront, le premier, tu lui diras : « Bonne arrivée, Gandjayigbévé. » Au deuxième : « Bonne arrivée, Zinflèkpon. » Au troisième : « Bonne arrivée, Noutanou. »

Elle lui apprit tous les noms, ainsi que les usages à respecter, jusqu'au moindre détail.

— Ensuite, ils te demanderont du tabac. Je te le remettrai. Tu le leur offriras sans hésitation.

La jeune fille écouta attentivement et fit exactement ce qu'on lui avait recommandé. Lorsque les beaux-frères rentrèrent, elle les accueillit avec respect et prononça chaque nom sans se tromper. Émerveillés par sa sagesse et son obéissance, ils lui demandèrent d'entrer dans une case où étaient disposées de nombreuses Calebasses pour choisir une grande Calebasse parmi tant d'autres.

La vieille femme l'avait prévenue :

— Choisis la plus vieille, la plus usée. Celle qui a perdu son éclat. Ne prends pas celle qui brille.

Elle entra. La jeune fille obéit. Elle choisit la Calebasse la plus terne et ressortit. On lui demanda de la porter sur sa tête. Elle obéit. Soudain, un tourbillon s'éleva. En un instant, elle se retrouva projetée seule devant la maison de sa marâtre.

La marâtre, surprise, s'écria :

— Où étais-tu passée depuis tout ce temps ?

— Pardonne-moi. Au marché, j'ai rencontré quelqu'un qui m'a conduite dans une aventure. J'ai vécu une aventure étrange, répondit-elle simplement. Voici ce que j'ai rapporté.

Elles ouvrirent laalebasse dans la chambre. À leur grande stupeur, elle contenait des richesses innombrables : pagnes précieux, or, ustensiles raffinés, pièces d'argent et bien d'autres trésors. L'orpheline ne manqua plus jamais de rien.

La marâtre, saisie par l'envie, se mit à gronder sa propre fille, celle qu'elle n'avait jamais contrainte aux travaux. Désormais, elle l'envoya au marché.

Le jour venu, celle-ci rencontra le même jeune homme. Mais, contrairement à l'orpheline, elle accepta aussitôt de le suivre.

— Je peux déjà te suivre.

— Ne dois-tu pas prévenir tes parents ? demanda le jeune homme.

— Inutile. Ils savent que je suis en âge de me marier. Je peux te suivre dès maintenant.

Ils prirent le même chemin. Comme précédemment, tout disparaissait derrière eux. Mais la jeune fille, bavarde et imprudente, s'écria :

— Quel est donc ce chemin qui s'efface ? Quelle folie ai-je commise !

Elle se lamentait. Le jeune homme, indifférent, reprit sa chanson sans lui répondre.

Ils arrivèrent dans la cour des êtres mystérieux. Elle murmura avec mépris :

— Quels êtres bizarres... de vilaines créatures !

La vieille femme la salua :

— Sois la bienvenue.

— Ah ! Au moins une vieille femme ici ! répondit-elle avec arrogance.

On lui déroula une natte.

— Me coucher là-dessus ? Jamais !

La vieille tenta de lui donner des conseils, comme à l'orpheline. Elle refusa les conseils, ignora les usages, méprisa tout.

Quand on lui demanda d'entrer choisir unealebasse, elle se précipita vers la plus brillante, persuadée d'y trouver de plus grandes richesses encore. On lui demanda de l'ouvrir.

Mais lorsqu'elle l'ouvrit, elle n'y découvrit que des objets tranchants et funestes : canif, machette, lames diverses. Les êtres surnaturels, offensés par son insolence, la punirent sévèrement pour son arrogance. Ils mirent son corps décapité dans laalebasse et la refermèrent et, dans un tourbillon, elle réapparut devant la case de sa mère.

La marâtre, toute joyeuse, appela les voisins :

— Sortez ! Venez voir ! Ma fille revient avec unealebasse encore plus belle !

On l'ouvrit dans la chambre. Et la marâtre y découvrit le corps de sa fille, sans vie, en morceaux. Ainsi se termine le conte.

Il enseigne qu'une marâtre doit savoir prendre soin des enfants d'autrui comme des siens propres avec justice et bienveillance. Il rappelle aussi que l'envie et l'arrogance mènent à la perte, tandis que la sagesse et l'obéissance ouvrent la voie aux bénédictions.

Le Benjamin et le Roi des Devinettes

Mon conte franchit monts et collines, traverse plaines et sentiers poussiéreux, puis s'arrête devant la demeure d'un couple : un homme et sa femme. Ils avaient eu de nombreux enfants, jusqu'à ce que naquît un benjamin. Cet enfant était d'une intelligence rare : vif d'esprit, perspicace, redoutable dans l'art de raisonner. Très tôt, on pressentit en lui un destin singulier.

En ce temps-là, l'on racontait qu'il existait, non loin de leur village, un royaume où régnait un roi passionné de devinettes. Quiconque osait s'y rendre pouvait l'affronter dans un jeu périlleux. La règle était implacable : si le roi trouvait la réponse à l'énigme posée par son adversaire, la tête de ce dernier était tranchée sans délai. Mais si le roi échouait, il comblait son rival de richesses et d'honneurs.

Lorsque le benjamin apprit cette nouvelle, il annonça à ses parents son intention de se rendre dans ce royaume pour défier le souverain.

Sa mère en fut bouleversée. Elle supplia, protesta, pleura. Elle ne voulait pas risquer de perdre son fils. Mais l'enfant, obstiné et sûr de lui, demeurait inébranlable. Elle comprit qu'aucune parole ne pourrait le retenir. Alors, le cœur meurtri, elle se résolut à le laisser partir.

Toutefois, dans l'ombre de son amour inquiet, elle conçut un plan terrible. Elle était vendeuse de Lio, cette pâte blanche de maïs que l'on appelle aussi akassa.

Avant le départ de son fils, elle glissa dans son sac une boule de Lio soigneusement enveloppée et empoisonnée. Elle y ajouta une gourde d'eau et une calebasse. Le jeune homme, de son côté, compléta ses provisions par trois autres boules de Lio. Il en avait désormais quatre pour la route.

Dans l'esprit tourmenté de la mère, mourir sur le chemin valait mieux que périr sous la lame du roi.

Le benjamin prit la route, accompagné de trois grands chiens fidèles qui le suivaient comme des gardiens. À mi-chemin, la faim le saisit. Il s'arrêta, ouvrit son sac et en sortit une boule d'akassa qu'il mangea sans se douter du piège. Par générosité, il partagea une autre boule avec ses trois chiens. Hélas, c'était celle que sa mère avait empoisonnée. Les bêtes la dévorèrent avec appétit puis s'effondrèrent, mortes quelques instants plus tard. Le jeune homme, saisi d'effroi, comprit alors la vérité. Sa mère n'avait pas souhaité sa mort par cruauté, mais par désespoir. Elle avait voulu le sauver d'un destin plus atroce encore.

Pendant qu'il méditait sur ce drame, trois hyènes affamées surgirent et dévorèrent les chiens. Peu après, elles succombèrent à leur tour au poison. Puis vinrent trois vautours qui se repaissaient des panthères et moururent de la même manière.

Le benjamin, témoin de cette chaîne funeste, grava la scène dans sa mémoire. De cette tragédie naquit dans son esprit une devinette. Il poursuivit sa route. En chemin, il rencontra une femme peule qui, touchée par sa fatigue, lui offrit du lait frais qu'elle versa dans sa gourde pour étancher sa soif. Revigoré, il reprit son voyage et atteignit enfin le royaume.

À l'entrée du palais, il aperçut les têtes exposées de ceux qui avaient perdu le jeu. L'air se glaça autour de lui.

— Voici un jeune homme qui vient défier le roi ! s'écrièrent les courtisans.

On le conduisit devant le souverain. Le jeune homme s'inclina et posa son énigme, née de son expérience sur la route :

« Je suis ce que l'on partage à trois, pourtant je raccourcis neuf. Je suis né de l'eau qui n'a quitté ni la terre ni le ciel, et j'ai sauvé l'homme au jour de sa détresse. Qui suis-je ? »

Le roi réfléchit longuement, en vain. Incapable de répondre, il demanda qu'on garde le jeune homme au palais jusqu'au lendemain. Mais le souverain n'aimait pas perdre. Il envoya sa fille, la princesse, dans la chambre du jeune étranger afin de lui soutirer la réponse.

La princesse était d'une beauté éclatante. Le jeune homme, troublé, lui demanda :

— Êtes-vous une princesse du royaume ?

— Non, répondit-elle avec un sourire, je ne suis qu'une humble servante.

Elle mentait.

Par ses charmes et ses promesses, elle obtint du jeune homme la réponse à son énigme. Mais celui-ci, bien qu'épris, n'était pas dupe. Tandis qu'elle dormait à ses côtés, il détacha discrètement une perle¹⁰ de la ceinture qu'elle portait aux reins et la conserva.

¹⁰ Chapelets de perles portés autour de la taille par de nombreuses femmes d'Afrique de l'Ouest. Ces perles constituent un ornement intime, symbole de féminité et de sensualité, généralement destiné à n'être vu que par le ou la partenaire intime.

À l'aube, la princesse rejoignit son père et lui livra la réponse : le lio, l'akassa. Le lendemain, le roi, confiant, donna aussitôt la solution lorsque le jeune homme répéta son énigme. Un murmure parcourut l'assemblée. On crut la partie terminée. Mais le benjamin sourit.

— Majesté, permettez-moi une seconde devinette.

Et il déclara : « L'hôte du roi touche au pigeon du palais et en emporte un poil. Qui suis-je ? »

Le roi pâlit. Il comprit l'allusion. Il chercha, retourna l'énigme dans tous les sens mais ne trouva aucune réponse. Le silence envahit la salle. Car le jeune homme venait de révéler, sans la nommer, la trahison de la princesse et la ruse du roi. Et cette fois, le souverain ne pouvait ni trancher une tête ni sauver son honneur autrement qu'en reconnaissant sa défaite.

Un long silence pesa sur la salle du trône. Ainsi, le benjamin triompha par l'intelligence là où tant d'autres avaient péri. Et l'on retint longtemps, dans ce royaume, qu'aucune ruse ne peut vaincre un esprit clairvoyant.

Le roi, pris au piège de sa propre ruse, comprit que l'énigme du jeune homme dévoilait la vérité sans la nommer. L'étranger avait « touché au pigeon du palais » et en avait emporté un signe, la perle manquante à la ceinture de la princesse. Il n'y avait plus d'échappatoire.

Le souverain se leva et déclara d'une voix grave :

— Je reconnais ma défaite. Tu as triomphé par l'intelligence, la prudence et la maîtrise de toi-même. Un tel homme ne mérite ni la lame ni l'humiliation, mais l'honneur.

Selon la loi du royaume, il fit apporter des coffres d'or, des étoffes rares, des bijoux précieux et des troupeaux. Puis, se tournant vers sa fille, il ajouta :

— Et puisque tu as su voir au-delà des apparences, je t'offre la main de ma fille. Que ce mariage scelle non une défaite, mais une alliance entre la sagesse et la royauté.

La princesse, qui n'ignorait plus la valeur de celui qu'elle avait tenté de tromper, releva les yeux vers le jeune homme. Il n'y avait plus de ruse entre eux, seulement une admiration réciproque.

Le benjamin s'inclina.

— Majesté, j'accepte avec reconnaissance.

Les noces furent célébrées avec faste. Le royaume, qui avait tremblé tant de fois sous l'ombre de la décapitation, connut enfin des réjouissances véritables. On

chanta l'histoire du jeune étranger devenu gendre du roi. On dansa jusqu'à l'aube. On loua son esprit et sa clairvoyance.

Les années passèrent. Le jeune homme devint un conseiller respecté, puis un pilier du royaume. Il gouvernait aux côtés du roi avec mesure et discernement. La princesse, devenue son épouse, se révéla femme sage et loyale. Leur union, née d'une épreuve, se transforma en complicité profonde. Ils eurent des enfants à leur tour.

Ce n'est que bien des années plus tard, lorsque leur situation fut stable et que la paix régna durablement sur le royaume, que le couple décida de se rendre au village natal du benjamin. Le voyage fut organisé avec solennité. Cette fois, il ne marchait plus avec trois chiens fidèles, mais escorté de cavaliers et de serviteurs. Après plusieurs jours de voyage, il aperçut enfin son village.

Au village, le temps avait creusé son sillon. Ses parents avaient vieilli. Sa mère, surtout, portait encore dans ses yeux l'ombre du jour où elle l'avait laissé partir. Lorsqu'elle vit arriver le cortège royal, elle ne reconnut pas d'abord son fils sous ses habits majestueux. Mais lui descendit de sa monture, s'avança, et s'agenouilla comme autrefois.

— Mère, me reconnais-tu ?

Elle porta ses mains tremblantes à son visage.

— Mon fils... Tu es vivant ? ... Est-ce bien toi ?

Il la releva doucement.

— Oui mère. C'est bien sur moi sêflinou. Ton poison n'a pas pris ma vie, mais il m'a donné une leçon : j'ai compris jusqu'où peut aller l'amour inquiet d'une mère. Ton amour m'a protégé, même dans sa maladresse. Sans ce que j'ai vécu sur la route, je n'aurais pas triomphé.

Elle éclata en sanglots et le serra contre elle. Le père, digne et silencieux, posa une main ferme sur l'épaule de son fils. Le benjamin raconta alors toute l'histoire : la mort des chiens, la chaîne funeste des bêtes, la devinette, la ruse du roi, la princesse, la perle arrachée, la victoire.

Avec les richesses reçues, il fit construire une grande maison pour ses parents. Il partagea ses biens avec ses frères et sœurs. Il honora la mémoire de ses chiens en

faisant ériger, à l'entrée du village, trois petites stèles de pierre. On disait désormais dans la région : « L'intelligence sans prudence est une flamme au vent.

Mais l'intelligence alliée à la vigilance devient un soleil. » Le benjamin ne chercha ni gloire excessive ni vengeance. Il vécut longtemps, respecté pour sa sagesse.

Depuis ce jour, on dit qu'une mère ne souhaite jamais le mal de son enfant ; et que même un mal apparent peut être fait pour le bonheur véritable de celui-ci.

La bosse et le serment

Mon conte roule, roule, et s'arrête devant la case d'un homme et de sa femme.

Cet homme était un chasseur redoutable, dont la bravoure et le courage étaient connus dans toute la contrée. Pourtant, malgré les années écoulées, le couple n'avait jamais eu d'enfant. Leur foyer demeurait silencieux, privé des rires et des pleurs qui font battre le cœur d'une maison.

Un jour, le chasseur se rendit dans la forêt. Or, au plus profond de cette forêt se trouvait un lieu mystérieux que l'on appelait *Sekoxodji*. En cet endroit, aucune herbe ne poussait. Personne n'y balayait jamais, et pourtant le sol y demeurait toujours propre, comme purifié par une main invisible.

Au cours d'une chasse, le chasseur atteignit ce lieu étrange. Saisi d'une intuition sacrée, il formula un vœu :

— Si ce lieu est véritablement *Sekoxodji*, qu'il me fasse grâce d'un enfant.

À peine avait-il prononcé ces paroles qu'une voix invisible lui répondit :

— Tu auras un enfant. Mais cet enfant naîtra avec un lourd handicap. Et jamais tu ne devras l'insulter à cause de ce handicap. Celui qui devra le guérir viendra en son temps.

Le chasseur, troublé, accepta. Il ne voyait personne autour de lui. La voix ajouta :

— Ferme les yeux.

Il obéit. Une présence déposa alors des feuilles entre ses mains.

— Lorsque tu rentreras, cherche les plantes que je vais te nommer. Ajoute-les à ces feuilles et prépares-en une potion que ta femme boira.

On lui demanda ensuite d'ouvrir les yeux. Il était seul. Serrant les feuilles contre lui, il rentra chez lui, compléta la préparation comme indiqué et fit boire la tisane à son épouse.

Deux mois plus tard, la femme tomba enceinte. Le temps venu, elle mit au monde une fille d'une beauté extraordinaire. Mais l'enfant naquit avec une bosse au dos. Malgré cette difformité, la jeune fille grandit admirablement. Sa grâce, sa douceur et son éclat faisaient oublier sa bosse.

Les années passèrent ; elle devint une femme en âge de se marier. Un jeune chasseur, vaillant comme son père, tomba sous son charme et demanda sa main.

Le père l'avertit :

— Ma fille est bossue. Si tu l'épouses, jamais tu ne devras te moquer d'elle ni l'insulter pour ce qu'elle porte sur le dos.

Le prétendant accepta sans hésiter. Il versa la dot et promit de respecter cet engagement. Mais avant d'aller chercher sa bien-aimée, il décida de partir à la chasse. Comme son beau-père autrefois, il atteignit *Sekoxodji*.

Là, il formula un vœu :

— Si seulement ma femme pouvait être délivrée de sa bosse, ma joie serait parfaite.

La voix invisible lui répondit :

— Je peux t'aider. Ta femme sera guérie. Mais ce que je vais te donner ne devra servir qu'à elle, et tu garderas le secret.

Le chasseur accepta. Il ferma les yeux. Des feuilles furent déposées entre ses mains, et d'autres plantes lui furent indiquées. Il devrait en faire une poudre et masser régulièrement le dos de sa femme.

Avant de le renvoyer, la voix précisa :

— Ta femme ne devra jamais ramasser des fagots de bois, les attacher, les porter sur sa tête et les jeter brusquement au sol. Si elle le fait, sa bosse reviendra.

Le chasseur rentra et appliqua fidèlement les instructions. Jour après jour, il massa le dos de son épouse. Peu à peu, la bosse disparut. La jeune femme retrouva un dos droit et une silhouette parfaite. La joie emplit leur maison.

Toutefois, le mari lui dit seulement :

— Si jamais tu attaches des fagots et les jettes au sol, je mourrai.

Il ne lui révéla pas toute la vérité, craignant qu'elle ne prît l'interdit à la légère. Les années passèrent. Trois enfants naquirent. Mais un jour, le chasseur évoqua l'idée de prendre une seconde épouse pour l'aider aux travaux des champs. Sa femme refusa catégoriquement. Les disputes s'installèrent. La tension grandit au foyer. Lorsqu'elle apprit qu'il s'apprêtait à doter une autre femme, la jalousie obscurcit son jugement. Elle se rendit au champ, rassembla des fagots, les attacha et les porta sur sa tête. Arrivée devant la maison, elle les projeta volontairement au sol.

Son mari accourut :

— Non ! Ne fais pas cela !

Mais il était trop tard. Aussitôt, la bosse reparut sur son dos. La femme comprit son erreur et se lamenta :

— Pourquoi ai-je agi ainsi ?

Le chasseur, blessé et en colère, déclara :

— Je t'avais défendu de le faire. Tu as défié l'interdit.

Il voulut la renvoyer chez ses parents. Mais le voisinage intercédait en sa faveur. Elle était mère de ses trois enfants. Désespéré, le chasseur retourna une dernière fois à *Sekoxodji* pour demander grâce.

La voix répondit :

— Quoi que tu fasses, ta femme restera bossue jusqu'à la fin de ses jours. Elle a transgressé l'interdit en pleine conscience.

Le chasseur rentra chez lui, accablé.

Et depuis ce jour, dit-on, la bosse devint un handicap irréversible. Qui est bossu le restera jusqu'à la mort, et nul remède ne peut y changer quoi que ce soit.

Le Totem de la Jalousie

Mon conte roule, roule, et s'arrête devant la demeure d'un vénéré chasseur. Cet homme valeureux avait deux épouses qui vivaient sous le même toit. Parmi elles, l'une attendait un enfant. Chaque fois que le chasseur revenait de la brousse, chargé de gibier, il réservait la plus belle part de viande, qu'il faisait fumer et conserver avec soin. Il l'offrait en pensée à son épouse enceinte, afin qu'après l'accouchement rien ne manquât pour célébrer dignement l'arrivée du nouveau-né. Car la tradition voulait qu'au lendemain de l'enfantement, la mère nourrice préparât une pâte de maïs qu'elle devait manger bien chaude, pour reprendre des forces et honorer les coutumes des anciens. Le temps vint, et l'épouse enceinte accoucha d'un bel enfant.

La farine de maïs se trouvait pourtant dans la chambre. Mais sa coépouse, rongée par une jalousie silencieuse, refusa de la lui donner afin qu'elle pût accomplir le rite et se nourrir comme l'exigeait la tradition.

Ainsi, la jeune mère demeura affamée toute la journée qui suivit son accouchement.

Le lendemain, affaiblie mais résolue, elle tria elle-même des haricots. Elle les fit cuire sans sel et les mangea tels quels. Ce repas, pauvre et inadapté, troubla son corps déjà fragile. Plus tard dans la journée, elle fit moudre d'autres haricots pour en obtenir une farine, avec laquelle elle prépara une pâte accompagnée d'une sauce de vernonia, elle aussi sans sel. Elle s'en nourrit, faute de mieux.

Pendant ce temps, le chasseur s'était absenté pour une longue expédition. À son retour, il apprit que sa seconde épouse avait accouché. Mais il découvrit aussi, avec colère et stupeur, l'attitude cruelle de la coépouse qui, par jalousie, avait privé la jeune mère des soins et de la nourriture nécessaires après l'enfantement.

La jalousie de la coépouse allait plus loin encore : elle espérait que l'enfant, affaibli par le mauvais régime de sa mère, refuserait le sein et que le lait deviendrait impropre à sa bouche innocente. Elle souhaitait, dans l'ombre de son cœur, que le nourrisson ne survive pas. Mais la nature, plus forte que la méchanceté, fut clément, et l'enfant vécut.

Cependant, la parole lancée dans l'amertume prit racine. La coépouse, dans sa rancœur, prononça des paroles qui devinrent coutume. Dès lors, on imposa à la mère nourrice de manger du haricot cuit sans sel, puis de la pâte de haricots accompagnée d'une sauce de vernonia, elle aussi sans sel.

Ainsi naquit un totem.

Et depuis ce jour, dit-on, à cause de la jalousie entre coépouses, certaines mères nourrices doivent encore se soumettre à ce régime austère : haricots sans sel, pâte de haricots et sauce de vernonia, sans la moindre pincée de sel — souvenir amer d'une rivalité passée.

Mon conte s'arrête ici. À vous maintenant de le porter plus loin.

Le chasseur et son chien

Mon conte parcourt les sentiers, traverse les routes, frôle les buissons, puis vient se poser au-dessus d'une case solitaire.

Dans cette case vivaient un chasseur et son chien. Le chien était le compagnon fidèle du chasseur. Partout où l'homme se rendait : au champ, dans la forêt, l'animal l'accompagnait. Jamais il ne manquait sa proie. Toujours il capturait le gibier et l'apportait fièrement à son maître.

Un jour, le chasseur et son chien se rendirent au champ. Là, au milieu des cultures, le chasseur avait construit une petite case où il venait se reposer après de longues heures de labeur. Ce jour-là, comme à l'accoutumée, le chien laissa son maître travailler la terre et partit chasser afin de rapporter de la viande. Le chasseur travailla jusqu'à l'épuisement. Lorsque le soleil tourna son coup, il entra dans la petite case, mangea le repas qu'il avait apporté et réserva une part pour son fidèle compagnon. Mais le chien ne revenait toujours pas.

Le soir tomba. Le chasseur, inquiet, se prépara à rentrer sans lui. Pourtant, au moment de quitter le champ, il demeura immobile. Le silence de la brousse lui pesa au cœur. Alors il entonna une chanson :

*Avún cé nyi kinkouin, kinkouin mǎ jrɔ mən
Avún cé nyi kinkouin, kinkouin mǎ jrɔ mən,
Avún cé hú azúi, avún cé mǎ kú nən
Avún cé hu xɔ, avún cé mǎ kú nən
Avun cé wa do asɔklé nyonú bo wa yi dɔn é ji*

À peine eut-il achevé son chant qu'une voix lui répondit depuis la brousse, non loin de là :

*Sɛwadé, sɛwadé, sɛwadé, loha sɛwadé wa dɔ
Sɛwadé mǎ sɔ mən hú nu cé, ba do hú wé
Mǎ sɔ mən sa nú cé ba do sa wé
Man sɔ mən sin nú cé ba zin gblogwe*

Le chasseur tressaillit. Il chercha du regard l'origine de cette voix mystérieuse et s'en approcha prudemment. À mesure qu'il avançait, il reprit sa chanson. Il la chanta trois fois. Et trois fois, la voix lui répondit.

Guidé par cet étrange échange, il finit par découvrir l'origine du chant : sous un grand arbre reposait un animal d'une longueur interminable, dont le corps sinueux semblait ne jamais finir. Sans hésiter, le chasseur épaula son fusil et tira. L'animal se morcela en trois parties. Mais chose prodigieuse : de la blessure ne jaillit point de sang. À la place, s'écoula un liquide d'une blancheur éclatante, semblable au lait maternel.

Intrigué, le chasseur ramassa les morceaux et les rapporta chez lui. Arrivé à la case, il observa de nouveau le liquide étrange. Poussé par la curiosité, il en goûta quelques gouttes.

Et c'est depuis ce jour, raconte-t-on, que la femme commença à voir ses seins se gonfler et à produire du lait pour nourrir l'enfant à venir. Ainsi naquit le mystère du lait maternel.

Mon conte s'achève ici, mais son écho demeure dans le chant de la brousse.

Les Deux Lunes des Hwɛgbonú

Il y a longtemps, très longtemps, chez les Hwɛgbonú, la tradition était sacrée. Nul n'osait la transgresser, car elle était la voix des ancêtres et le souffle des générations passées. Dans cette lignée, lorsqu'un enfant naissait, il ne devait pas être exposé au monde avant l'apparition de la lune. La lumière nocturne marquait le rythme des étapes, et chaque geste obéissait à un ordre précis. On raconte que cette règle prit naissance dans une histoire de jalousie entre deux coépouses.

Quand une femme accouchait, son corps, épuisé par l'enfantement, ne lui permettait pas d'aller puiser de l'eau ni d'accomplir les tâches domestiques. La coutume voulait alors que sa coépouse l'assistât : qu'elle puisât l'eau pour elle, qu'elle veillât à son bien-être et l'aidât à retrouver ses forces.

Mais il advint qu'en ce temps-là vivaient deux coépouses qui ne s'entendaient guère. Lorsque l'une mit au monde son enfant, l'autre, animée par la rancœur, refusa catégoriquement de l'aider. Elle ne voulut ni puiser l'eau, ni lui apporter le moindre secours.

La jeune mère, affaiblie mais contrainte par la nécessité, dut mobiliser ses dernières forces. Selon un ancien usage, elle plaça une feuille à sa bouche afin de garder le silence — car une femme venant d'accoucher ne devait adresser la parole à quiconque durant cette période — et se rendit elle-même au point d'eau pour puiser ce dont elle avait besoin.

Pourtant, la tradition prescrivait qu'après l'accouchement, la femme demeurât recluse dans sa chambre jusqu'à la chute du nombril de l'enfant, événement qui survenait plusieurs jours après la naissance. Ce n'était qu'avec l'autorisation des sage-femmes de la famille qu'elle pouvait franchir le seuil. À défaut, elle devait attendre patiemment que le nombril tombât.

Une fois cette étape accomplie, une autre attente commençait : celle des deux lunes.

À l'apparition de la première lune, la jeune mère était conduite, dès le lendemain, au champ par les femmes sages. Là, elle labourait la terre en signe de renaissance et de force retrouvée. Toutes les tisanes utilisées pour les soins de l'enfant étaient alors enterrées dans le champ, mêlées à la terre nourricière, afin que la nature en recueillît la vertu.

Ce même jour, un rituel était accompli avec des grains de haricot et de maïs. La femme les semait dans la terre, symbole de fécondité, de continuité et de prospérité.

Ce n'était qu'à l'apparition de la deuxième lune qu'elle était autorisée à sortir officiellement avec son enfant. Alors seulement elle pouvait le porter au dos, franchir les limites de la concession et se rendre au champ avec lui, sous le regard bienveillant des anciens. Ainsi se scella la règle des deux lunes.

Car, disait-on, celle qui ne respectait pas ces étapes ne sacrifiait pas à la tradition et rompait l'alliance avec les ancêtres.

Depuis lors, chez les Hwegbonú, la naissance d'un enfant ne relevait pas seulement du miracle de la vie : elle suivait le cycle de la lune, gardienne silencieuse des lois anciennes.

Mon conte s'arrête ici, sous la clarté de la deuxième lune.

Dada Sègbo et la quarante-et-unième épouse

Il était une fois un puissant roi nommé Dada Sègbo. Sa richesse et son autorité s'étendaient sur un vaste royaume, et l'on disait que nul ne contestait sa parole. Il avait quarante-et-une épouses, toutes installées dans l'enceinte royale selon le rang que leur conférait leur ordre d'arrivée. Pourtant, malgré cette abondance de femmes et de faste, un mal silencieux pesait sur le palais : Dada Sègbo n'avait jamais eu d'enfant.

Parmi ses épouses, la quarante-et-unième était la plus jeune. Elle était aussi la plus négligée. Selon la tradition du palais, chaque nuit, une épouse désignée venait partager la couche du roi. La première épouse, gardienne des usages et des tours de nuit, avait la charge de choisir celle qui rejoindrait le souverain. Mais jamais, par jalousie, elle ne désignait la dernière épouse.

Les années passaient, et aucune des quarante épouses favorisées ne donnait d'héritier au royaume.

Tourmenté par l'absence de descendance, Dada Sègbo convoqua les notables et fit venir un Bokonon, un prêtre du Fa. Celui-ci consulta les signes sacrés et révéla au roi qu'au milieu de ses nombreuses unions, il manquait encore à son devoir conjugal envers l'une de ses épouses. Les sacrifices prescrits par le Fa furent accomplis avec rigueur.

Le roi comprit aussitôt de qui il s'agissait.

Sans consulter la première épouse, il décida, quelques jours plus tard, de passer discrètement la nuit auprès de la quarante-et-unième. Puis il partit en expédition, comme à son habitude, laissant le palais derrière lui.

À son retour, une nouvelle agitait la cour : la dernière épouse était enceinte. Dada Sègbo feignit la surprise. L'enfant était déjà porté depuis quatre lunes. Craignant la jalousie de ses autres femmes et redoutant les troubles que pourrait susciter cette grossesse inattendue, il accusa la jeune épouse d'infidélité. Il refusa l'enfant et la fit chasser du royaume.

La malheureuse erra longtemps sur les sentiers poussiéreux, le cœur brisé et le ventre lourd. Après plusieurs jours d'errance dans la brousse, elle s'enfonça dans la forêt, décidée à mourir loin des regards.

Au septième jour, elle découvrit un immense baobab dont le tronc laissait échapper une fumée blanche. Intriguée, elle s'en approcha. Soudain, un homme

apparut devant elle. Il n'était pas un homme ordinaire : c'était une divinité métamorphosée en être humain.

Il lui demanda où elle allait ainsi, enceinte et solitaire. Elle raconta son histoire, sa honte et son exil.

La divinité l'accueillit sous la protection du grand arbre. Là vivaient d'autres êtres semblables, des divinités qui prenaient tour à tour forme humaine ou animale. Chaque jour, ils lui demandaient de leur préparer des mets : pâte rouge, haricots, sauces diverses. Elle obéissait sans se plaindre, servant chacun selon son désir. Au début, certains avaient songé à la dévorer. Mais sa patience, sa douceur et sa générosité les désarmèrent. Ils décidèrent de la protéger et de veiller sur sa grossesse.

Les lunes passèrent. L'enfant approchait de sa naissance.

Un jour, les divinités révélèrent à la femme leur véritable nature. Puis elles se rendirent au marché, se parèrent de leurs plus beaux attributs, chacun selon son rang et sa puissance, et revinrent la chercher. En chantant et en dansant, elles l'escortèrent jusqu'aux portes du royaume de Dada Sègbo.

À la vue de ces puissances surnaturelles, le roi trembla et se prosterna.

— Nous te ramenons ton épouse, dirent-elles. Celle que tu as chassée et dont tu as refusé la grossesse. Nous l'avons trouvée errante dans la forêt. Elle est sur le point d'accoucher, et nous resterons ici jusqu'à la naissance de l'enfant. Dada Sègbo, hypocrite mais craintif, répondit :

— Je la cherchais moi-même pour la ramener au palais.

Les divinités ne relevèrent pas son mensonge. Elles demeurèrent au royaume jusqu'à l'accouchement. La quarante-et-unième épouse mit au monde un enfant vigoureux, attendu comme la pluie en saison sèche.

Depuis ce jour, dit-on, les divinités restèrent liées au royaume. Elles devinrent les protectrices du roi et de sa descendance. Et les anciens enseignent que c'est ainsi que les divinités commencèrent à vivre parmi les hommes, et que les rois apprirent qu'aucun pouvoir terrestre ne peut prospérer sans obéir aux forces invisibles.

La queue du destin

Mon conte marche, mon conte court et mon conte tombe sur deux enfants — un garçon et une fille — qui grandirent ensemble comme deux jeunes pousses nées du même sol. Les saisons passèrent, et leur complicité d'enfance se transforma en amour. Ils finirent par s'épouser. De leur union naquit un garçon.

La mère aimait son fils d'un amour excessif. Elle le protégeait de tout, même de l'effort. L'enfant grandit sans jamais apprendre à balayer une cour, à puiser de l'eau ou à cultiver la terre. Son père avait proposé de l'envoyer à l'école afin qu'il acquière un savoir et un métier. Mais la mère s'y opposa fermement : son fils, disait-elle, ne devait connaître ni fatigue ni contrainte.

Ainsi, le jeune garçon ne sut rien faire de ses mains. Il vécut dans l'ombre confortable de la richesse parentale, s'abandonnant aux jeux et aux distractions.

Les années s'écoulèrent. Ses parents moururent, le laissant seul héritier de leurs biens. Devenu adulte, il mit enceinte une jeune femme qu'il prit pour compagne. À son tour, il eut un enfant. Mais faute de discipline et de prévoyance, il dilapida l'héritage reçu. Les greniers se vidèrent, les coffres se creusèrent, et bientôt la misère frappa à sa porte.

Ne sachant ni cultiver ni commercer, il se tourna vers ses anciens camarades. Ceux-ci étaient chasseurs. Il décida de les suivre en forêt pour apprendre leur art. Mais la chasse ne s'improvise pas. Quand ses compagnons revenaient avec des gibiers suspendus à leurs gibecières pleines, lui rentrait presque toujours les mains vides.

Un soir, il revint encore sans la moindre prise. Sa femme, exaspérée, le réprimanda :

— Tes amis rapportent chaque jour de la viande à leurs épouses. Mais toi, jamais tu ne franchis le seuil avec le moindre gibier. Si tu reviens encore les mains vides, je te quitterai.

La menace pesa lourdement sur son cœur. D'autant plus que sa femme était enceinte et attendait un autre enfant. Les jours suivants, il retourna en forêt. Il marcha longtemps, chassa sans succès, s'épuisa. Sur le chemin du retour, accablé par la peur de perdre son foyer, il aperçut un animal sauvage profondément endormi dans les herbes. Saisi d'une audace désespérée, il s'approcha furtivement et parvint à lui trancher la queue avant de s'enfuir. Il apporta ce trophée à sa femme.

Elle se réjouit enfin. Elle assaisonna soigneusement la queue et la prépara avec application. Le repas fut copieux, et elle en mangea avec satisfaction.

Mais dans la forêt, l'animal s'éveilla. Sentant l'absence de sa queue, il poussa un rugissement terrible qui fit trembler les arbres. En ces temps anciens, les animaux possédaient des facultés proches de celles des hommes : ils entendaient, comprenaient et suivaient les signes. Chaque fois que l'animal rugissait, la femme sentait dans son ventre un grondement profond — comme un écho vivant à la colère de la bête — car elle avait consommé ce qui lui appartenait. Guidé par ce mystérieux grondement, l'animal suivit le son jusqu'à la case du jeune homme. Celui-ci était reparti à la chasse. Dans sa fureur, la bête pénétra dans la demeure et tua la femme enceinte, accomplissant ainsi sa vengeance.

Lorsque le mari revint, il trouva sa case silencieuse et sa femme sans vie. Le drame le frappa de plein fouet. Alors il comprit : son ignorance, sa paresse, son imprévoyance l'avaient conduit à cet acte irréfléchi. Pour éviter la honte et la menace, il avait choisi la ruse plutôt que l'apprentissage. Et ce choix avait engendré la perte irréparable.

Ainsi les anciens disent : celui que l'on protège trop grandit sans racines ; et l'homme qui refuse l'effort finit par payer le prix de son imprudence.

Le chasseur, la femme têtue et les trois hyènes

Mon conte roule, roule et tombe sur un couple et sur les hyènes.

Dans ce couple, la femme avait un caractère obstiné. Elle aimait son mari, mais elle n'écoutait guère ses recommandations. Ensemble, ils cultivaient un champ : ils y allaient pour labourer, semer et entretenir les jeunes pousses. L'homme était aussi chasseur et se rendait parfois en forêt pour rapporter du gibier.

Un jour, avant de partir pour une partie de chasse, il recommanda expressément à sa femme de ne pas se rendre au champ avant son retour.

— Attends-moi, lui dit-il. Nous irons ensemble.

À peine avait-il quitté la maison que la femme, fidèle à son tempérament, posa une bassine sur sa tête, attacha son enfant dans son dos et prit le chemin du champ, transgressant l'interdiction.

Mais le mari connaissait l'entêtement de son épouse. Au lieu de gagner directement la forêt, il se rendit au champ, grimpa un grand arbre et se dissimula dans le feuillage, son fusil à la main. Peu après, il vit sa femme arriver. Elle posa sa bassine, déposa son enfant à l'ombre et se mit au travail, ignorant que son mari l'observait depuis la cime de l'arbre. Alors qu'elle travaillait, une hyène se métamorphosa en jeune garçon et s'approcha d'elle.

— Femme, donne-moi de l'eau à boire, demanda-t-il.

— Je n'ai pas d'eau, répondit-elle. Je n'ai apporté que de l'akassa pour nourrir mon enfant.

— Ah ! Que j'ai soif... Je n'en veux pas, dit-il en refusant la nourriture.

Malgré cela, le prétendu garçon se mit à travailler à ses côtés. Un peu plus tard, une deuxième hyène, elle aussi métamorphosée en jeune garçon, arriva et demanda de l'eau. La femme répéta qu'elle n'en avait pas. Elle se mit alors à chanter d'une voix plaintive :

*Vié sú, vié sú, ve wa sé xó ye xa mi,
Yin we da zin kin we, nyă wa bo je azin kin ji,
N'nan vigui be do, tótó mã do vigui ba we,
N'nan guisin be do, tótó mã do guisin ba we,
Akor'te núnú vi ba nú,
Mi ve sún vú dé nú mi,
Mi bo ba vú dé mã dú...*

À la fin de sa plainte, lui aussi refusa l'akassa. La femme commençait à s'étonner lorsque survint une troisième hyène, métamorphosée à son tour en jeune garçon. Il demanda de l'eau et refusa la nourriture.

La femme se retrouvait désormais face à trois étrangers. Ils échangèrent encore quelques paroles. Puis, brusquement, les trois jeunes garçons reprirent leur véritable apparence : celle de hyènes féroces. Leurs yeux flamboyaient. Ils encerclèrent la femme et son enfant, prêts à les dévorer. C'est alors que le chasseur surgit. Il sauta de l'arbre où il était resté caché, ajusta son fusil et tira successivement sur les trois hyènes, qui s'effondrèrent dans un nuage de poussière.

Ainsi sauva-t-il la vie de son épouse et de son enfant.

La femme, tremblante, comprit combien son obstination avait failli lui coûter la vie.

Et les anciens disent : celui qui refuse d'écouter s'expose au danger ; mais celui qui veille avec sagesse protège les siens.

L'orphelin et le Dobligodo¹¹

Mon conte roule, roule, roule et tombe sur un jeune garçon devenu orphelin de mère.

Après la mort de son épouse, son père se remaria. Dès lors, l'enfant fut livré à l'autorité d'une marâtre dure et partielle. Elle avait elle-même un fils, qu'elle ménageait et protégeait. L'orphelin, lui, portait toutes les charges : puiser l'eau, balayer la cour, piler le mil, laver la vaisselle. Rien ne lui était épargné.

Un jour, il se rendit au marigot pour faire la vaisselle. Au moment où il lavait les assiettes, la palette en bois servant à remuer la pâte lui échappa des mains et tomba dans l'eau trouble. Le cœur serré, il rentra à la maison et avoua l'accident à sa marâtre. Furieuse, celle-ci le frappa violemment et l'ordonna de retourner chercher la palette coûte que coûte. En pleurant, le garçon revint au marigot. Il plongea, fouilla, nagea longuement à la recherche de l'objet perdu.

C'est alors qu'apparut un Dobligodo, étrange créature sans mains ni pieds, venu s'abreuver. Il aperçut l'enfant dans le marigot et l'interpella :

— Jeune garçon, que cherches-tu ainsi dans ces eaux ?

— Je cherche la palette de ma marâtre, tombée au fond du marigot.

Le Dobligodo l'aida à retrouver l'objet, mais ne le lui remit pas aussitôt. Il lui demanda d'abord un service :

— Porte-moi sur ton dos, traverse le marigot avec moi et accompagne-moi jusque chez moi, de l'autre côté de la forêt.

Malgré la fatigue et la peur, l'orphelin accepta. Il chargea la créature sur son dos et la conduisit jusqu'à sa demeure, au cœur de la forêt profonde. Là, il découvrit d'autres êtres semblables au Dobligodo, ainsi que des animaux étranges qu'il n'avait jamais vus. On lui remit une poignée de maïs à écraser afin de préparer la pâte pour tous. Le garçon s'exécuta sans rechigner : il pila le maïs avec soin et prépara le repas.

Le Dobligodo lui dit alors :

— Sers mes frères en appelant chacun par son nom.

Le garçon répondit humblement :

— Je ne connais pas leurs noms.

À cet instant, un oiseau se posa près de lui et chanta :

¹¹ Créature mythique du Bénin et du Nigeria, dépourvue de membres et souvent décrite comme entièrement ronde.

*Mèn núnkòntòn, é nyi hlogbé-hlogbé,
Odé ɔ nyi hlogbé sènagnon,
Odé ɔ nyi atinmando-kpɔnoumin,
Odé ɔ nyi kpornoumin-atiogbe,
Odé ɔ nyi somandjègbé,
Odé ɔ nyi gbémandjèsrorsa...*

Le garçon retint soigneusement les noms transmis par le chant et servit chacun en l'appelant avec respect. Les créatures furent émerveillées par sa politesse, sa mémoire et son humilité.

— Où as-tu trouvé cet enfant si serviable et si attentif ? demandèrent-elles au Doblígodo. Nous l'aimons bien.

— Je l'ai rencontré au marigot. Il cherchait une palette perdue. Je l'ai aidé, et il m'a aidé en retour.

Après quelques jours, le Doblígodo remit au garçon la palette retrouvée, ainsi qu'une grande caisse remplie de richesses. L'orphelin rentra chez lui, portant la palette et la caisse. À l'ouverture du coffre, la marâtre découvrit de l'or, des diamants, de l'argent et bien d'autres trésors.

Son regard changea aussitôt. Envieuse, elle pressa son propre fils de partir à son tour à l'aventure. Le jeune garçon obéit et se rendit au marigot. Il y rencontra le Doblígodo.

Mais, au lieu de le saluer, il s'exclama :

— Quelle vilaine créature traîne par ici !

Le Doblígodo lui proposa pourtant de l'aider, à condition qu'il le porte sur son dos. Le garçon refusa avec mépris :

— Je ne porterai jamais un être aussi laid.

La créature lui demanda alors de le suivre malgré tout. Ils traversèrent le marigot et gagnèrent la forêt. On lui remit aussi du maïs à écraser. Il accomplit la tâche sans soin véritable. Au moment de servir la pâte, il ne connaissait pas les noms des frères du Doblígodo. Trop orgueilleux pour demander, il servit sans les appeler. Ce manquement scella son destin. Les créatures, offensées par son arrogance et son irrespect, le punirent sévèrement. Elles déposèrent son corps dans une caisse et la firent porter jusqu'au seuil de la maison maternelle. La marâtre, croyant recevoir des richesses semblables à celles de l'orphelin, ouvrit la caisse avec empressement. Elle

y découvrit le corps sans vie de son fils. Et ses cris résonnèrent longtemps dans la cour.

Ainsi les anciens disent : l'humilité ouvre les portes que l'orgueil ferme ; et l'orphelin, éprouvé par la douleur, peut trouver grâce là où l'enfant gâté échoue.

La Bouteille de Sauvetage

Mon conte roule, roule et tombe sur un homme et une femme qui formaient un couple pauvre. Ils ne possédaient presque rien, sinon leur courage et leur amour.

Un jour, las de survivre dans le besoin, ils décidèrent de quitter leur terre natale pour tenter leur chance ailleurs. Ils marchèrent longtemps, traversant plaines et sentiers oubliés, jusqu'à atteindre une vaste broussaille, loin des regards et du tumulte des hommes. Là, ils s'installèrent. Avec patience et détermination, ils défrichèrent la terre, bâtirent une maison, cultivèrent un champ. Les saisons passèrent, fécondes et généreuses. Le couple fonda une famille nombreuse. Les greniers se remplirent, le bétail prospéra, et la pauvreté ne fut bientôt plus qu'un souvenir. Ils avaient réussi leur vie à la force de leurs bras.

Mais, dans leur lieu d'origine, des hommes nourrissaient contre eux un sombre dessein. On parlait de guerre. On voulait les retrouver, les déposséder de leurs richesses, les anéantir pour s'emparer de leurs terres. Des espions furent envoyés à leur recherche. Après de longues investigations, ils finirent par découvrir l'endroit où le couple s'était établi. Les étrangers arrivèrent un jour chez eux. L'homme et la femme les accueillirent avec hospitalité, comme il sied aux voyageurs. On leur offrit à boire, à manger, un abri pour la nuit.

— D'où venez-vous ? demanda le maître des lieux.

— Nous ne sommes que des aventuriers de passage, répondirent-ils évasivement.

Avant de repartir, ils déclarèrent :

— Nous reviendrons bientôt.

Leur visite laissa un trouble dans la maison. Après leur départ, la femme confia à son mari :

— Il est étrange que des étrangers aient pu nous trouver ici, si loin de tout. Nous devrions consulter le Fa.

L'homme, cette fois, ne discuta pas. Il se rendit chez un bokonon et lui exposa la situation.

Après avoir consulté le Fa, le bokonon déclara d'une voix grave :

— Les hommes que tu as reçus sont des espions. Ils ont été envoyés pour localiser ta demeure. Une armée viendra bientôt. On vous tuera, toi, ta femme et tes enfants, afin de s'emparer de vos biens.

L'homme pâlit.

— Que dois-je faire ?

Le bokonon répondit :

— Amène-moi toute ta famille. Je les mettrai à l’abri.

Le lendemain, l’homme revint avec sa femme et ses enfants. Le bokonon accomplit un rituel puissant. À la fin de l’incantation, toute la famille se retrouva mystérieusement enfermée dans une grande bouteille. Le bokonon remit la bouteille à l’homme et dit :

— Prends-la et pars immédiatement. Sur ton chemin, tu rencontreras des animaux. Chante. Ta chanson leur fera croire que ceux qu’ils cherchent sont derrière toi. Ne t’arrête pas. Devant toi se dressera un cours d’eau que nul n’a jamais pu traverser. N’aie pas peur.

L’homme prit la bouteille. Aux yeux du monde, ce n’était qu’un récipient ordinaire. Il marcha longtemps. Bientôt, il rencontra les premiers animaux, postés comme des gardiens. Alors, il se mit à chanter :

O gbé kanlin dé mɔn go, énnɔn dɔ go fi a sɔn
Go gosin gbé wémén, dahwin hwinsú ja,
Bo lé da se do
E ve mɔn nú go, go sún je alidji
Gɔngɔnnɔn gɔn sú mǎ dɔ nú mi
Bo la hwǎ do

À chaque rencontre, il répétait le chant. Les animaux, trompés par la mélodie, crurent que ceux qu’ils devaient attaquer arrivaient derrière lui. Rassurés, ils le laissèrent passer. Enfin, il atteignit le fameux cours d’eau, large et redouté, que personne n’avait jamais traversé. Sur la berge se tenait le chef des animaux. Celui-ci saisit la bouteille et la projeta violemment de l’autre côté du fleuve. La bouteille se brisa. Mais, au lieu de se perdre, l’homme se retrouva aussitôt réuni avec sa femme, ses enfants, ses biens et toute sa richesse, déjà reconstitués sur l’autre rive. Le fleuve les avait protégés. Derrière eux, les espions, les envahisseurs et tous ceux qui leur voulaient du mal restèrent bloqués sur l’autre berge. Le cours d’eau demeurait infranchissable.

Alors l'homme comprit deux choses : il comprit qu'il ne fallait jamais mépriser l'intuition et les conseils d'une épouse avisée. Et il comprit aussi que le Fa, lorsqu'on le consulte avec foi et respect, peut prévenir le danger et sauver des vies.

Le Cadet et la Bête de la Nuit

Il était une fois un couple qui vivait paisiblement avec leurs deux fils. Les années s'écoulaient dans une simplicité heureuse lorsque la mère tomba malade et mourut, laissant ses enfants orphelins de mère. Le temps passa encore, et le père, miné par une longue maladie, sentit à son tour ses forces l'abandonner. Avant de rendre l'âme, il fit venir son fils aîné auprès de son lit.

— Mon fils, lui dit-il d'une voix affaiblie, ton frère est têtu et impétueux. Quand je ne serai plus là, veille sur lui. Protège-le, même contre lui-même.

L'aîné promit. Peu après, le père mourut, et les deux garçons se retrouvèrent seuls au monde. Dans le royaume où ils vivaient, une loi sévère interdisait formellement de toucher à un enfant du souverain. Quiconque osait lever la main sur l'un d'eux s'exposait à la peine de mort. Or, le cadet, fidèle à son caractère fougueux, eut l'audace de frapper l'un des jeunes princes lors d'une altercation. L'affaire remonta aussitôt jusqu'au palais. Le roi, furieux, convoqua le garçon. Mais le cadet ne se présenta pas. Il savait que cet appel signifiait sa condamnation.

N'ayant plus aucun parent pour les défendre, l'aîné se souvint de la promesse faite à son père. Il prit la main de son frère et, sans tarder, ils quittèrent le royaume sous le couvert de la nuit. Ils s'enfoncèrent dans la forêt, marchant sans relâche jusqu'à ce que l'épuisement les contraigne à s'arrêter sous un grand arbre.

Alors qu'ils reprenaient haleine, un oiseau vint se poser sur une branche au-dessus d'eux.

— Que faites-vous ici, jeunes gens ? demanda-t-il.

L'aîné répondit avec respect :

— Nous sommes orphelins. Mon frère, par imprudence, a frappé un fils du roi. Pour lui éviter la mort, j'ai fui avec lui. Nous n'avons nulle part où aller.

L'oiseau, touché par leur détresse, déclara :

— Je peux vous conduire vers une contrée lointaine où vous trouverez refuge. Mais retenez bien : mon totem est sacré. Nul ne doit m'arracher une plume.

Ils acquiescèrent. L'oiseau les prit sous ses ailes puissantes et s'envola au-dessus des forêts et des collines.

Cependant, à peine arrivés dans la nouvelle contrée, le cadet, curieux et irréfléchi, arracha une plume du plumage de l'oiseau. Celui-ci poussa un cri de colère et, blessé dans son totem, les déposa brusquement au sommet d'un arbre avant de disparaître. Les deux frères descendirent avec peine et reprirent leur errance jusqu'à

atteindre une modeste maison où vivait une vieille femme. Après avoir entendu leur histoire, elle accepta de les héberger.

— Ici, leur dit-elle, nous vivons sous la menace d'une bête sauvage. À la tombée de la nuit, chacun ferme sa porte. Nul ne reste dehors.

Le soir venu, après le repas, la vieille femme invita les garçons à entrer dans la case. L'ainé obéit. Mais le cadet, fidèle à sa nature indocile, refusa.

— Je resterai dehors, déclara-t-il.

Ils le supplièrent en vain. À cette époque, on entretenait chaque nuit un petit feu de brousse devant les habitations pour éclairer la cour. Le jeune garçon ramassa trois grosses pierres qu'il plaça dans le feu afin qu'elles rougissent sous la braise.

Lorsque la nuit fut profonde et que le silence pesa sur la contrée, la bête surgit, massive et terrifiante, prête à dévorer sa proie. Le garçon, calme et déterminé, saisit les trois pierres incandescentes. Lorsque l'animal ouvrit grand sa gueule pour l'engloutir, il lança les pierres brûlantes au fond de sa gorge. La chaleur la traversa, la déchira de l'intérieur. La bête se débattit longuement avant de s'effondrer. Le jeune garçon, prudent, coupa l'oreille gauche et la queue de l'animal, qu'il conserva comme preuves, puis alla se coucher comme si de rien n'était.

À l'aube, la vieille femme découvrit le cadavre de la bête devant sa case. La nouvelle se répandit aussitôt. Le roi de la contrée convoqua tous les habitants pour connaître l'auteur de cet exploit. Beaucoup s'avancèrent, prétendant avoir tué la bête. Mais le roi remarqua que l'animal était privé de son oreille gauche et de sa queue.

— Que celui qui l'a réellement abattue me rapporte ces parties, ordonna-t-il.

Les imposteurs furent incapables de produire la moindre preuve. Quelqu'un dans la foule suggéra alors :

— Et si l'on appelait les nouveaux venus, ces jeunes garçons hébergés chez la vieille femme ?

Des émissaires furent envoyés. On se moquait déjà :

— Ce petit-là ? Il est trop frêle pour un tel exploit !

Mais le cadet arriva, calme. Il présenta l'oreille et la queue.

— Si vous ouvrez le ventre de la bête, dit-il, vous y trouverez trois pierres. Ce sont elles qui l'ont tuée.

On vérifia. Les pierres s'y trouvaient encore. Le roi, impressionné par son courage et son intelligence, le félicita devant tous. En récompense, il partagea son

royaume et confia au jeune orphelin une partie du territoire, sur laquelle il régna avec sagesse.

Ainsi, le cadet turbulent, que l'on croyait voué à la perte, accomplit sa destinée. Car il n'y a point de petit garçon lorsque le courage rencontre l'heure que Dieu a écrite pour lui.

Awadagbé, le sage-fou

Il y a bien longtemps, dans un village paisible, vivait un homme que l'on appelait Awadagbé. On le disait à demi-fou, mais ceux qui savaient écouter comprenaient que sa folie était peut-être une autre forme de sagesse. Il mendiait pour vivre. En parcourant les ruelles, il répétait inlassablement :

— *Awadagbé ɔ, alo wa nú hwuidé ; awa nyănyă alo wa nú hwi dé*

Ce qui signifiait : Si tu fais le bien, tu le fais pour toi-même ; si tu fais le mal, tu le fais aussi pour toi-même.

Les enfants du village le suivaient en riant et en scandant son nom. Ils l'aimaient, car lorsqu'on lui donnait quelque chose, il partageait toujours avec eux.

Awadagbé portait une vieille sacoche dans laquelle il déposait tout ce qu'on lui offrait : du pain, de l'igname préparée, du gari, des biscuits, quelques pièces de monnaie ou simplement de l'eau. Il ne consommait jamais immédiatement ce qu'il recevait. Il remerciait avec gratitude, rangeait le don dans sa sacoche, puis poursuivait sa route en chantant :

*Awadagbé ɔ, alo wa nú hwuidé,
Awa nyănyă alo wa nú hwi dé
Acé fúnmi fúnmi, acé fúnmi fúnmi layé.*

Partout où l'on entendait cette mélodie, on savait qu'Awadagbé passait mendier.

Cependant, dans le village vivait un homme qui nourrissait contre lui une haine obscure. Irrité par ses chants et sa présence quotidienne, il résolut de le faire disparaître. Un jour, il acheta un pain qu'il empoisonna soigneusement. Lorsque Awadagbé passa devant sa maison en chantant, il l'appela et, d'un air faussement bienveillant, déposa le pain dans sa sacoche. Awadagbé le remercia, comme à son habitude, et continua son chemin. D'autres habitants lui offrirent encore diverses choses qu'il rangea sans les distinguer. Plus tard, lorsque l'école se termina, les enfants accoururent vers lui. Comme toujours, ils s'accrochèrent à sa sacoche en riant. Fidèle à sa générosité, Awadagbé distribua bonbons, biscuits et morceaux de pain. Sans le savoir, le fils de l'homme qui avait empoisonné le pain prit celui-ci dans la sacoche et le mangea avec avidité.

À peine rentré chez lui, l'enfant fut pris de violentes douleurs au ventre. Ses parents, inquiets, lui demandèrent ce qu'il avait mangé.

— Comme d'habitude, répondit-il faiblement, Awadagbé nous a donné du pain dans sa sacoche... J'en ai pris.

Malgré les soins prodigués, l'enfant ne survécut pas. La nouvelle plongea le village dans la stupeur. Le père, brisé par la douleur, comprit aussitôt l'ampleur de son acte. Le pain qu'il destinait à Awadagbé avait ôté la vie à son propre fils. Une assemblée fut convoquée sur la place du village. Devant tous, l'homme avoua son crime. Il reconnut avoir voulu empoisonner Awadagbé afin de le faire taire à jamais. Mais le mal qu'il avait préparé s'était retourné contre lui. Alors, dans le silence pesant de l'assemblée, les paroles qu'Awadagbé répétait chaque jour résonnèrent avec une force nouvelle : Si tu fais le bien, tu le fais pour toi-même ; si tu fais le mal, tu le fais aussi pour toi-même.

Et le village comprit que nul ne peut semer le mal sans en récolter le fruit.

Quant à Awadagbé, il continua de parcourir les ruelles, chantant sa vérité, tandis que les enfants, un peu plus sages, marchaient derrière lui.

La marmite chanteuse

Mon conte prend son essor, traverse les contrées et va se poser au-dessus d'une humble case, au cœur d'un village paisible.

Dans cette case vivaient un chasseur et sa femme. Ils se portaient bien et s'entendaient à merveille. Leur foyer respirait l'entente et la simplicité. Les saisons passaient sans heurt, jusqu'au jour où, des années plus tard, le chasseur prit une seconde épouse.

La première épouse était commerçante. Chaque matin de marché, avant de disposer ses marchandises, elle préparait la sauce pour le repas du soir. Puis elle s'en allait vendre avec courage et dignité. Mais, à son retour, un spectacle insoutenable l'attendait : la sauce était souillée d'excréments humains. La marmite, pourtant laissée propre et fumante, devenait immangeable. Le cœur serré, elle devait en verser le contenu. Elle chercha en vain l'auteur d'un tel acte. Le mystère demeurerait entier. Et l'infamie se répétait. Son mari en fut informé.

Troublé par ces faits inexplicables, il décida, avec sa première épouse, d'aller consulter le Bokonon afin d'interroger le Fa.

Le Bokonon consulta les signes sacrés. Après les rituels et les sacrifices requis par la parole du Fa, il remit au chasseur unealebasse consacrée. Puis il lui dit :

— Si ta première épouse prépare encore la sauce, déposez cettealebasse dans la marmite. Lorsque la sauce disparaîtra, entonnez le chant que je vais vous apprendre. La vérité se manifestera d'elle-même.

Le chasseur rentra chez lui avec laalebasse. Le jour suivant, la première épouse prépara la sauce comme à l'accoutumée. On plaça discrètement laalebasse dans la marmite, puis elle partit au marché. À son retour, la cuisine était vide. La marmite et la sauce avaient disparu.

Étonnée, elle s'écria :

— Qui a pris ma marmite et ma sauce ?

Se souvenant des recommandations du Bokonon, elle entonna le chant sacré :

*Oún súnnú gbă cé, jélé jélé é,
Oún súnnú gbă cé, jélé jélé é,*

Alors, à la stupeur de tous, une voix répondit :

*Nyɔnwé ké, nyɔnwé ké,
Nyɔnwé dié ké do hwinnɔn migo nú é.
E sɔ wɔtin nǎ do gba nyɔnwé,
Nyɔnwé dié gbɛ gbigba é.
E sɔ kpókǎ nǎ do gba nyɔnwé,
Nyɔnwé dié gbɛ gbigba é.
Nyindesú hwinnɔn tité nyɔnwé wɛ ba,
Gbɛlɛnú, gbɛlɛnú, gbɛlɛlɛ, nyɔnwé wɛ ba.*

La voix venait de la marmite elle-même. La première épouse, le souffle suspendu, reprit le chant. Et la marmite répondit encore. La seconde épouse, qui observait la scène, fut saisie d'effroi : la marmite consacrée s'était retrouvée mystérieusement logée dans son intimité, son vagin, révélant ainsi sa faute. La vérité éclata dans le silence.

Lorsque le chasseur rentra, sa première épouse lui rapporta les faits. Sans tarder, il alla en informer le roi du village.

Le roi convoqua aussitôt l'assemblée. Tous les villageois répondirent à l'appel, ainsi que le chasseur et sa première épouse. Seule la seconde épouse tardait. Elle avait tenté, par tous les moyens, de se défaire de la marmite, mais en vain. Sur ordre du roi, on alla la chercher. Elle arriva enveloppée de lourds pagnes noués à la hâte et ne parvenait pas à s'asseoir sans gêne apparente. Le roi donna la parole à la première épouse. Celle-ci raconta tout : les souillures répétées, la consultation du Bokonon, la calebasse sacrée et la marmite qui répondait au chant. Le roi demanda qu'on entonne de nouveau la chanson. La première épouse chanta. Et, devant l'assemblée médusée, la marmite répondit encore, sa voix trahissant l'endroit où elle se trouvait.

Un murmure parcourut la foule. Le mystère était levé.

Acculée, la seconde épouse avoua sa faute : par jalousie, elle souillait la sauce de sa coépouse afin d'empêcher son mari d'y manger, car celui-ci appréciait davantage les mets de la première.

Le roi, indigné par une telle bassesse, condamna à mort la seconde épouse pour sa jalousie et son acte honteux. La sanction fut prononcée selon les lois du village, afin que nul n'oublie que la jalousie, lorsqu'elle n'est pas maîtrisée, conduit à l'humiliation et à la perte de dignité.

Ainsi, la marmite qui chantait avait rétabli la vérité. Et mon conte se replie doucement, laissant derrière lui une leçon : la jalousie est un feu qui finit toujours par brûler celui qui l'allume.

La source de Saxèfa

Mon conte roule, roule, et tombe sur un chasseur qui avait deux épouses. La première, infirme et contrainte de se déplacer à l'aide de béquilles, se nommait Saxèfa. Fragile de corps mais forte d'âme, elle était mère de deux enfants. Son handicap l'empêchait d'accomplir les travaux domestiques. Avant de gagner les terres de chasse, son époux pourvoyait à tous ses besoins : il lui puisait l'eau, accomplissait les travaux domestiques, se rendait au moulin et s'assurait, avec une vigilance constante, que nul désordre ne troublât la quiétude du foyer.

La seconde épouse, Yongnouï, ne souffrait d'aucun handicap. Elle s'occupait d'elle-même, mais ne manifestait ni sollicitude ni compassion envers sa coépouse.

Un jour, le chasseur partit pour une longue expédition. Les jours passèrent. Dans la jarre de Saxèfa, l'eau vint à manquer. Le soleil était ardent et les deux enfants, desséchés par la soif, imploraient leur mère. Impuissante, Saxèfa envoya ses enfants chez Yongnouï pour demander un peu d'eau.

Mais celle-ci refusa sèchement :

— Si j'étais comme votre mère, je n'aurais pas d'eau non plus. Je n'en ai pas à vous donner.

Les enfants, en larmes, retournèrent auprès de leur mère et lui rapportèrent ces paroles cruelles. Le cœur brisé, Saxèfa pleura son infirmité, regrettant de ne pouvoir se lever pour aller elle-même jusqu'au puits. Espérant attendrir Yongnouï, elle renvoya ses enfants la supplier une seconde fois, ne fût-ce que pour une simple calebasse d'eau.

La réponse fut plus dure encore :

— Allez dire à votre mère de prendre une bassine et d'aller puiser elle-même !

Les enfants revinrent, le visage mouillé de larmes. Cette fois, Saxèfa pleura avec eux. Alors, rassemblant les forces qui lui restaient, elle se mit à ramper, traînant son corps meurtri, ses enfants derrière elle. Lentement, péniblement, elle gagna la brousse. À l'ombre d'un grand arbre, elle s'arrêta.

Soudain, un prodige s'accomplit. Le corps de Saxèfa se métamorphosa en eau vive. Là où elle gisait jaillit un cours d'eau limpide et frais. Les enfants, stupéfaits, burent à cette source nouvelle et étanchèrent leur soif. Mais lorsqu'ils levèrent les yeux, leur mère avait disparu. Ils pleurèrent longtemps au bord de l'eau, puis rentrèrent au village, le cœur lourd.

À son retour de chasse, leur père les trouva silencieux et accablés. Ils lui racontèrent tout : la soif, le refus de Yongnoui, la transformation miraculeuse de leur mère. Le chasseur, bouleversé, alla trouver sa seconde épouse et lui demanda pourquoi elle avait refusé de donner de l'eau aux enfants.

Yongnoui répondit avec arrogance :

— Si tu savais que tes enfants auraient soif, tu aurais dû laisser de l'eau dans la jarre de leur mère avant de partir.

Ces paroles glacèrent le sang du chasseur. Il demanda alors à ses enfants de le conduire à l'endroit où leur mère s'était changée en cours d'eau. Arrivés sur les lieux, il contempla longuement la source claire qui murmurait sous les arbres. Puis il pria ses enfants de rentrer au village. Il déposa son fusil à terre. Et, dans un silence solennel, il se transforma à son tour en eau, rejoignant Saxèfa dans l'éternité fluide.

Le lendemain, ne voyant pas revenir son mari, Yongnoui interrogea les enfants. Ils lui indiquèrent le lieu où leurs parents s'étaient métamorphosés. Elle s'y rendit. Là, elle découvrit deux eaux distinctes : l'une, limpide et pure, chantant sous la lumière ; l'autre, plus sombre, mêlée aux ombres du sous-bois. Saisie par la puissance du prodige et par le poids de sa faute, elle se transforma elle aussi en eau. Mais son eau n'était ni claire ni paisible. Elle était trouble, souillée, chargée d'une rougeur sombre, comme si sa jalousie y avait laissé une trace indélébile.

Depuis ce temps, on raconte que la source de Saxèfa est devenue un lieu d'abreuvement pour tout le village. Son eau est claire, transparente, généreuse. Chacun y vient pour boire et se souvenir de la mère qui donna sa vie pour étancher la soif de ses enfants. Quant aux deux autres eaux, elles demeurent à l'écart : l'une, silencieuse et grave ; l'autre, troublée et sombre, rappelant que le cœur dur finit toujours par porter la marque de ses propres actes.

Et mon conte se replie doucement, laissant derrière lui cette vérité : la bonté devient source de vie, mais la dureté du cœur se change en eau amère.

Le secret de l'Iroko¹²

Mon conte roule, roule et tombe sur un homme et sur l'iroko. On racontait, dans les villages bordant la forêt, que l'iroko était un arbre singulier, habité d'une puissance mystérieuse. À celui qui l'approchait avec foi, il pouvait accorder ce qu'il désirait le plus au monde.

L'homme dont il est ici question vivait seul. Il n'avait ni épouse ni enfant, et la solitude pesait lourdement sur ses jours.

Un matin, il se rendit dans la forêt profonde. Là, dressé dans sa majesté, il aperçut l'iroko. Son tronc immense semblait toucher le ciel. Saisi d'un élan du cœur, il murmura :

— Si seulement cet iroko pouvait se transformer en femme que j'épouserais, ma joie serait immense.

À sa grande stupeur, une voix grave s'éleva du tronc :

— Si je devenais ta femme, n'irais-tu pas révéler à ta famille que tu as épousé un iroko ?

L'homme jura solennellement qu'il ne trahirait jamais ce secret. Il promit de garder le silence, quoi qu'il advînt.

Alors l'iroko lui dit :

— Tourne trois fois autour de mon tronc, puis tiens-toi dos à moi.

L'homme obéit. Lorsqu'il eut achevé le troisième tour et qu'il se retourna, l'arbre avait disparu. À sa place se tenait une femme d'une beauté éclatante, entourée de nombreux enfants. Émerveillé, l'homme la conduisit chez lui. Au village, l'étonnement fut immense. Comment cet homme, qui vivait seul et sans ressources particulières, avait-il pu obtenir une épouse si belle, accompagnée d'enfants si gracieux ? Les langues se délièrent. La curiosité grandit.

L'homme avait un ami intime, un compagnon de confiance avec qui il partageait tout. Un jour, cédant à la pression et à l'orgueil discret d'un bonheur extraordinaire, il lui révéla le secret :

— Ma femme... est un iroko.

Il lui fit promettre de n'en parler à personne. Il croyait en la loyauté de son ami. Un après-midi, la femme étendit du mil au soleil pour le faire sécher. Les coqs

¹² Arbre tropical d'Afrique centrale considéré comme hautement sacré dans le Vodun. Chez les Fon, il est le lieu de nombreux rituels et l'on croit qu'il abrite des esprits.

du voisinage s'approchaient pour picorer les grains, et elle les chassait sans cesse. Ils revenaient aussitôt. L'ami, présent ce jour-là, observait la scène. Irrité par les allées et venues des coqs, il s'écria en riant :

— Regardez-moi ces coqs d'iroko !

Il répéta la moquerie à plusieurs reprises, sans mesurer la portée de ses paroles.

La femme entendit. Alors, d'une voix grave et douloureuse, elle entonna :

*Hwé dido, nú xɔ dido,
Vi dido nú asi dido,
Nú mǎ yi é.*

Son mari, comprenant que le secret venait d'être trahi, répondit d'une voix tremblante :

*Sèsúmi, mǎ yi ó,
Sèsúmi mǎ yi ó,
Xó dɔ nú gbetɔ wɛ nyi ahwanhúnfɔ.*

Mais il était trop tard. Sous les yeux effarés de tous, la femme et les enfants disparurent. Là où elle se tenait encore un instant auparavant, il ne resta qu'un silence lourd. Dans la forêt, à l'endroit même où l'homme avait fait son vœu, l'iroko se dressait de nouveau, immuable et majestueux. L'homme comprit alors que la parole donnée est un pacte sacré. Il avait laissé son secret franchir ses lèvres, et la confiance avait été brisée.

Depuis ce jour, on enseigne aux enfants que certains dons exigent le silence, et que la trahison d'un secret peut faire perdre les plus précieux trésors.

Et mon conte se replie doucement, à l'ombre de l'iroko, gardien des promesses et des silences.

Lassi et le chasseur

Mon conte roule, roule, et tombe sur un chasseur et sur un animal extraordinaire appelé Lassi. On racontait que Lassi était un animal singulier. Aucun habitant de la forêt n'avait osé le tuer, car c'est lui qui frappait sa queue contre le sol chaque matin, réveillant tous les animaux pour qu'ils puissent aller se nourrir. Tant que Lassi vivait, la forêt conservait son rythme et son équilibre. Le chasseur, malgré ses efforts, ne parvenait jamais à trouver de proie lors de ses expéditions. Les animaux semblaient disparaître dès qu'il s'approchait.

Un jour, décidé à mettre fin à sa malchance, le chasseur s'enfonça dans la forêt. Il aperçut Lassi et, sans hésiter, il tira. L'animal fut touché, mais réussit à fuir laissant derrière lui sa queue. Le chasseur prit la queue comme butin et rentra chez lui, satisfait.

Lassi, désormais privé de sa queue, ne pouvait plus frapper le sol pour réveiller les animaux. Il se traîna jusqu'au bord d'un cours d'eau et se mit à chanter, une mélodie étrange et mélancolique :

*Ană gbo Lassi, ană gbonnin,
Ană gbo sisi, ană gbonnin,
Ană gbo tékélé ja sia,
Hwe nă gbo tékélé lé ja sia,
Si cé nen do gbelele men nen,
Osi do yoéyoé mă sé.*

Mais quelque chose d'étrange se produisit : la queue de Lassi, tombée à la chasse, se mit à résonner à l'intérieur du ventre de la femme du chasseur, qui était enceinte, émettant un mystérieux « yoé ». Lassi quitta le cours d'eau et suivit le son du yoé, reprenant son chant, jusqu'à atteindre la maison du chasseur.

Le chasseur et sa femme dormaient profondément. Ils avaient mangé et s'étaient reposés. Mais au seuil de la maison, Lassi recommença son chant. La queue, toujours à l'intérieur du ventre de la femme enceinte, répondait encore : « yoé ». Dans un geste à la fois terrifiant et nécessaire, Lassi claqua la porte, puis, d'un mouvement précis, éventra la femme, replaça sa queue dans son corps, remettant ainsi l'équilibre. Il fila ensuite dans la forêt. Trois coups successifs de sa queue sur

le sol suffirent à réveiller tous les animaux, qui reprirent leurs déplacements et leur festin matinal.

Depuis ce jour, les chasseurs se souviennent que tous les animaux ne sont pas faits pour être tués. Certains, comme Lassi, jouent un rôle essentiel dans l'ordre du monde. Respecter leur vie, c'est respecter la forêt elle-même.

La jeune fille et les sept Atangoué¹³

Mon conte roule, roule, roule, et tombe sur une jeune fille. Son père avait de nombreux enfants, mais il chérissait cette jeune fille plus que tout. Lorsqu'un homme tentait de la courtiser, il refusait catégoriquement qu'elle épouse qui que ce fût. La jeune fille était en âge de se marier, mais chaque tentative d'un prétendant se heurtait au refus absolu de son père.

Un jour, elle se rendit au marché. Là, un jeune homme cracha en l'air, et sa salive échoua sur les seins de la jeune fille. Étonnamment, elle sut à cet instant qu'elle avait trouvé l'homme de sa vie. Curieuse et intriguée, elle se demanda : Qui est cette personne qui m'a touchée de cette manière ?

Le jeune homme se présenta à elle pour s'excuser, et, dans une étreinte silencieuse, ils se rapprochèrent. La jeune fille décida de le suivre jusqu'à sa maison, convaincue qu'il serait son mari. En chemin, une créature apparut soudain et s'adressa au jeune homme :

— Jeune garçon, où étais-tu passé ? Tu avais mes pieds, j'en avais besoin pour faire des emplettes !

Le jeune homme restitua les pieds prêtés, et ils reprirent leur route. Peu après, une autre personne surgit et réclama ses bras :

— Jeune homme, où étais-tu ? Tu avais mes bras, j'en avais besoin pour sortir !

Le jeune homme les remit à leur propriétaire, puis ils continuèrent encore. À un certain moment, une autre personne réclamait sa tête. Sans hésiter, le jeune homme la détacha puis la remit à son propriétaire. La jeune fille regretta alors d'avoir choisi un mari si étrange. Elle s'était engagée auprès d'un homme désormais privé de membres, et pourtant, elle continua le chemin avec lui. Ils arrivèrent enfin chez le jeune homme. Là, ils furent entourés d'êtres extraordinaires, aux voix animales. Ces créatures voulaient d'abord la dévorer, mais la gardèrent parmi elles. Elle était la seule humaine au milieu de cette assemblée sauvage.

¹³ *Atangoué : petite calebasse à coque dure utilisée pour contenir de l'eau ou une poudre. Il joue un rôle important dans la culture traditionnelle.*

Un jour, l'une des créatures lui conseilla :

— Cueille des Atangoué. Si tu casses sept, tu pourras disparaître parmi nous et retrouver la liberté.

La jeune fille obéit. Elle cassa le premier Atangoué et se retrouva sur un grand arbre. Des animaux se rassemblèrent autour d'elle et lui dirent :

— Si tu cherches à fuir, jamais tu ne pourras nous échapper.

Elle poursuivit son chemin en cassant un deuxième Atangoué, elle se retrouva parmi des humains. À force de casser les Atangoué, elle parvint à une vieille femme dans la forêt. Celle-ci l'interrogea :

— Que cherches-tu en ces lieux ?

La jeune fille raconta son histoire : comment elle avait suivi le jeune homme rencontré au marché, croyant avoir trouvé son mari, mais qu'il appartenait à la caste des êtres surnaturels sauvages, et comment elle avait réussi à s'échapper.

La vieille femme prit soin d'elle, lui offrant à manger et à boire. Revigorée, elle continua son chemin, cassant un autre Atangoué. Elle se retrouva dans une maison vaste et accueillante, où un homme la traita avec respect et bienveillance. Elle se sentit rassurée et décida de rester auprès de lui. L'homme chercha à l'épouser, mais elle découvrit qu'il n'était qu'une hyène métamorphosée. Elle comprit alors qu'elle ne pouvait être l'épouse d'un animal. Avec courage, elle brisa un dernier Atangoué et se retrouva dans un lieu sûr, loin de la forêt, des êtres surnaturels et des animaux sauvages. Là, elle retrouva ses esprits et put enfin respirer librement.

Elle comprit alors la leçon : quand les conseils de ses parents sont ignorés, les chemins de la vie peuvent mener au pire. Écouter et respecter ses parents est une sagesse que nul ne devrait oublier.

La lune et le Soleil

Il y a très longtemps, au commencement des temps, le Soleil et la Lune vivaient en parfaite amitié. Ils se visitaient, partageaient leurs joies et réglaient ensemble le rythme des jours et des nuits. Mais lorsque le Soleil paraissait au firmament, dardant ses rayons ardents, la chaleur devenait accablante pour les hommes sur la terre. Les récoltes se fanaient, les rivières se rétractaient, et les habitants imploraient un peu de fraîcheur.

Un jour, dans un élan insensé, le Soleil et la Lune convinrent d'un pacte terrible : chacun sacrifierait ses enfants en les jetant dans un cours d'eau. Ainsi pensaient-ils apaiser la colère du monde et restaurer l'équilibre. Ils fixèrent une date.

Le grand jour arriva. Le Soleil, fidèle à sa parole, rassembla tous ses enfants dans un grand sac et le précipita dans le fleuve profond. Les eaux se refermèrent sur eux, et nul ne les revit jamais. La Lune, quant à elle, n'eut pas le courage d'accomplir un tel sacrifice. En secret, elle remplit son sac de simples cailloux qu'elle jeta à l'eau pour donner le change. Lorsque le Soleil découvrit la tromperie, son éclat devint plus brûlant encore. Il comprit qu'il avait perdu ses enfants tandis que la Lune conservait les siens, scintillant autour d'elle dans la nuit.

Depuis ce jour, leur amitié se brisa. La Lune paraît désormais dans le ciel entourée de ses enfants : ces étoiles qui l'accompagnent fidèlement. Le Soleil, lui, brille seul, privé de descendance. Et lorsque, par hasard, leurs chemins se croisent encore dans le ciel, leur querelle ressurgit. Le Soleil tente d'engloutir la Lune dans sa colère ardente : c'est alors que les hommes, levant les yeux, assistent à ce que l'on appelle une éclipse solaire.

Ainsi les anciens disent : la trahison consume plus sûrement que le feu ; et l'amitié brisée laisse une lumière qui ne réchauffe plus.

Le Roi et le Fou

Mon conte roule, roule et tombe sur un roi et un fou.

Le fou venait souvent au palais quémander de la nourriture. Le roi, d'un naturel généreux, ordonnait qu'on le rassasie à satiété. Une fois repu, l'homme reprenait sa route, errant de village en village.

Un jour, il se présenta au seuil du palais en proférant des paroles outrageantes contre le roi, invoquant même son père et sa mère : « Ahoxu, Ahosu e, atowe yomen, anowe yomen ! » Les sbires du roi, scandalisés par une telle audace, s'emparèrent de lui. Ils le traînèrent devant le souverain, prêts à l'exécuter pour cette offense jugée impardonnable.

Mais lorsque le fou fut présenté au roi, celui-ci leva la main et dit calmement :

— Ne le tuez pas. Un fou qui parle ainsi est peut-être seulement affamé.

Le roi ordonna qu'on le nourrit. On l'installa dans l'antichambre où le souverain se faisait coiffer. Après avoir mangé à sa faim, le fou se leva pour partir. Avant de quitter la pièce, il inscrivit sur le mur ces mots : « Ani we a ka nã so do wa »

— Que vas-tu en faire ?

Puis il disparut.

Quelques jours plus tard, le roi, dont les cheveux avaient poussé, fit venir son coiffeur au palais pour accomplir sa tâche habituelle, dans la même antichambre.

Cependant, à l'insu du souverain, le coiffeur avait été approché par des ennemis du royaume. Contre quelques cauris, il avait accepté de leur fournir des cheveux du roi, afin qu'ils puissent accomplir contre lui un sombre dessein. Pendant qu'il s'affairait autour de la tête royale, glissant discrètement quelques mèches dans sa poche, le roi aperçut l'inscription laissée par le fou. Il lut à haute voix :

— Que vas-tu en faire ?

À ces mots, le coiffeur tressaillit. Pris de panique, croyant que le roi avait découvert sa trahison, il répondit précipitamment :

— Majesté ! Je ne voulais rien faire de vos cheveux ! Ce sont vos ennemis qui me les ont demandés pour vous nuire. Je venais d'en mettre quelques-uns dans ma poche...

Le roi resta un instant ébahi. Il ne faisait que lire une phrase laissée sur un mur, et voilà que la vérité éclatait d'elle-même.

— Montre-moi ces cheveux, ordonna-t-il d'une voix grave.

Le coiffeur obéit.

Aussitôt, le roi convoqua la cour et exposa la situation : la trahison du coiffeur et l'étrange coïncidence entre la phrase du fou et l'aveu involontaire du coupable.

Le peuple, indigné, réclama justice. Les conspirateurs furent arrêtés et sévèrement punis, ainsi que le coiffeur félon.

Depuis ce jour, on dit dans le royaume que la parole du fou peut parfois révéler des vérités que la sagesse ignore.

Et les anciens ajoutent : la conscience coupable entend des accusations là où il n'y a qu'un simple mot ; car la vérité, même murmurée, finit toujours par se dévoiler.

La corde de sable

Jadis, dans un royaume lointain, régnait un souverain nommé Dada Sègbo. Il était puissant, redouté, d'une cruauté froide qui inspirait la terreur à tous ses sujets. Nul n'osait contester sa parole.

Un jour, il fit convoquer tous les jeunes hommes forts et courageux du royaume. Lorsqu'ils furent rassemblés devant le palais, il leur posa une question qui traversa l'âme de l'assemblée :

— Qui parmi vous saura tuer son propre père, l'enterrer, et mériter ainsi que je partage le royaume pour lui en confier une moitié ?

Il exigeait un patricide.

À ces mots, un silence pesa d'abord sur la foule. Puis, les uns après les autres, animés par l'ambition et l'ivresse du pouvoir, les jeunes levèrent la main. Tous se déclarèrent prêts à accomplir cet acte abominable pour régner. Le roi leur accorda un délai, puis les renvoya. Aveuglés par le désir de gloire, beaucoup commirent l'irréparable : certains tranchèrent la gorge de leur père, d'autres l'empoisonnèrent, d'autres encore le frappèrent jusqu'à ce que mort s'ensuive. Chacun voulait sa part du royaume.

Un seul jeune homme, cependant, refusa de se soumettre à cette folie. Il emmena son père en secret et le cacha, le gardant en vie.

Le délai expira. Tous les jeunes revinrent au palais pour annoncer qu'ils avaient accompli la mission : ils avaient tué et enterré leur père.

Dada Sègbo les observa longuement.

— Vous l'avez tous fait ? demanda-t-il.

— Oui, Majesté, répondirent-ils d'une même voix.

Le souverain esquissa alors un sourire inquiétant.

— Voici maintenant une nouvelle épreuve.

L'assemblée se tendit.

— Dans quelques jours, vous me rapporterez chacun une corde tressée en sable.

Un frisson parcourut les rangs. Une corde de sable ? Chacun comprit peu à peu l'impossibilité du défi. Les jours passèrent. L'angoisse grandissait. Les lamentations s'élevaient dans les maisons. À trois jours de l'échéance, le désespoir avait gagné tous les jeunes.

Alors, celui qui avait sauvé son père se rendit en secret à sa cachette. Il exposa à son père le nouveau défi.

Le vieil homme secoua la tête.

— Quelle folie ! Si tu m'avais tué comme les autres, tu serais perdu. Le roi, après avoir fait disparaître les pères, veut maintenant se débarrasser des fils. Mais écoute-moi bien.

— Père, je t'en supplie, éclaire-moi.

Le vieillard répondit d'une voix calme :

— Le jour venu, avant que l'on n'exécute qui que ce soit, fais un signe de tête. Le roi t'accordera la parole. Tu lui demanderas respectueusement de te remettre l'ancienne corde de sable de nos ancêtres, afin d'y tresser la nouvelle.

Le jeune homme comprit.

Le matin du grand jour, les jeunes se présentèrent au palais, résignés à mourir. Aucun n'avait pu accomplir l'impossible.

Dada Sègbo apparut, entouré de ses gardes.

— Où sont vos cordes de sable ? tonna-t-il.

Il ordonna qu'on les ligote tous. À cet instant, le jeune homme hocha la tête. Le roi remarqua son geste et, intrigué, lui accorda la parole.

— Majesté, dit-il avec respect, veuillez nous remettre l'ancienne corde de sable de nos ancêtres, au bout de laquelle vous souhaitez que nous tressions la nouvelle.

Un silence écrasant tomba sur la cour. Le roi resta figé. Son stratagème venait d'être déjoué. Il comprit que tous les jeunes avaient tué leur père sauf un. Il ordonna qu'on les détache.

Puis il fit approcher le jeune homme et lui demanda :

— Qui t'a conseillé ?

Le jeune répondit sans trembler :

— Mon père, que j'ai gardé en vie.

Dada Sègbo exigea qu'on amène le vieil homme. Lorsqu'il le vit, il demeura longuement pensif. Puis il déclara :

— Là où les anciens sont écoutés, le royaume ne périt pas.

Il renonça à sa cruauté. Le jeune homme et son père furent élevés au rang de chefs et honorés dans tout le royaume.

Et depuis ce jour, on enseigne que la sagesse des pères est une richesse qu'aucune ambition ne doit sacrifier. Car celui qui coupe ses racines se condamne à tomber au premier vent.

Houé et l'ombre du marigot

Mon roule, roule... et tombe sur une femme.

Cette femme était mère de jumeaux, Houé et Houéssè. Mais le destin avait frappé : l'un des deux était mort, et seul Houé demeurait en vie.

Chaque jour, la mère envoyait Houé puiser de l'eau au marigot. L'enfant s'y rendait avec une grande bassine qu'il remplissait soigneusement. Mais une fois pleine, la charge était trop lourde pour qu'il pût la soulever seul. Alors, il se plaçait au bord de l'eau, regardait la surface frémissante du marigot, et chantait d'une voix douce :

Nɔn é vi Houéssè ni wa didami yédé yédé...

À peine les derniers mots s'élevaient-ils que l'air semblait se troubler. Une présence invisible répondait, comme portée par l'écho des roseaux :

*Nɔn é vi Houé, oún dida wé hún mǎ yi do ó,
Yé nǎ sé do Houé si bo sún cada yi hwé.*

C'était la voix de Houéssè, le jumeau disparu. Alors le fantôme apparaissait — nul ne savait s'il venait de l'eau, du vent ou du souvenir — et, avec une tendresse silencieuse, aidait son frère à charger la bassine sur sa tête. Ainsi Houé rentrait à la maison, portant sans peine la lourde eau du marigot.

Sa mère, chaque fois, s'étonnait.

— Comment as-tu pu soulever seul une bassine si lourde ?

L'enfant baissait les yeux.

— J'ai la force, mère. Je peux la porter seul.

Mais la mère n'était pas convaincue. Le mystère se répétait jour après jour. Un matin, elle décida de le suivre en secret. Houé ignorait qu'elle marchait derrière lui, à distance, silencieuse. Arrivés au marigot, la femme se cacha derrière un buisson, le cœur battant. Comme à l'habitude, l'enfant remplit la bassine. Puis il s'installa au bord de l'eau et entonna sa chanson. Le vent se leva légèrement. La voix répondit. Et sous les yeux stupéfaits de la mère, une silhouette apparut près de son fils : Houéssè, le jumeau mort. Il s'approcha pour aider son frère. Alors la mère, bouleversée, surgit de sa cachette et tenta de saisir les mains des deux enfants. Mais au moment même où elle les toucha, ils disparurent. Plus d'enfant. Plus de silhouette. Seulement le silence du marigot, et la bassine renversée sur la berge. La mère resta là, immobile, frappée d'effroi et d'incompréhension.

On raconte depuis que les jumeaux ne sont pas des êtres ordinaires. Ils marchent entre deux mondes. Leur lien défie la séparation et la mort. Et les anciens

murmurent qu'il est des mystères qu'il faut respecter. Car vouloir saisir ce qui appartient à l'invisible, c'est parfois risquer de le perdre à jamais.

Le cache-sexe et la promesse oubliée

Mon conte traverse les temps anciens, les âges et les millénaires, avant de venir se poser au-dessus d'un taudis.

Dans cette misérable demeure vivait un homme indigent, d'une pauvreté extrême. Il était cultivateur. Chaque jour, il se rendait à son champ avec courage, malgré le dénuement qui l'accablait.

En ces temps anciens, les hommes travaillaient presque torse nu. Il ne portait qu'un simple cache-sexe, usé et souillé par la misère. Le tissu était si sale que les mouches le suivaient partout.

Un jour, après avoir labouré la terre avec acharnement, il s'effondra d'épuisement sous un arbre. C'est alors qu'il aperçut, non loin de là, une petite case sacrée où siégeait la divinité Dan. Poussé par le désespoir, il s'en approcha et formula un vœu :

— Ô vénérable Dan, si tu m'accordes richesse, femmes et enfants, si tu me permets de prospérer et de cultiver ce champ avec abondance, je t'offrirai en sacrifice un bœuf blanc et un coq blanc. Je te le promets.

La divinité entendit sa prière. Peu après, sa condition changea. Il quitta sa misère. Il connut l'opulence. L'argent afflua. Il épousa plusieurs femmes et eut de nombreux enfants. Il possédait désormais des terres fertiles, des récoltes abondantes, et même un cheval qu'il montait fièrement. Il ne se rendait presque plus au champ. D'autres travaillaient pour lui. Mais dans son aisance nouvelle, il oublia la promesse faite à Dan. Un jour, il envoya ses femmes et ses enfants travailler au champ tandis qu'il demeurait chez lui, dans le confort. À peine étaient-ils arrivés que la divinité Dan¹⁴ se métamorphosa en homme. Bâton en main, il s'avança vers eux en chantant d'une voix puissante :

*Ato, atobologbé,
Ato, ato-ato, atobologbé,
O hwi ve se je fi ba dú ya wé ye mã kpɔn,
Atobologbé,
O kokolo adɔwé tété a dú do Dan ye tɔ fi,
O nyi gaga bú ye a dú do Dan ye tɔ fi,
Atobologbé...*

Saisis d'effroi, les femmes et les enfants prirent la fuite. Ils rentrèrent en courant à la maison, haletants, pour raconter l'apparition inquiétante.

¹⁴ Divinité majeure du Vodun représentée sous la forme d'un serpent. Associée à l'arc-en-ciel, à l'abondance, la prospérité, et l'élément de l'air.

— Quel homme pourrait oser vous chasser de mon propre champ ? s'indigna le maître de maison.

Le lendemain, il les renvoya. Mais la scène se répéta : la même silhouette, le même bâton, la même chanson. Et de nouveau, la fuite.

Intrigué et agacé, l'homme décida d'accompagner lui-même sa famille. Il était richement vêtu, juché sur son cheval, sûr de lui. À peine arrivé au champ, avant même de descendre de sa monture, la divinité apparut de nouveau, bâton en main, entonnant la même incantation.

Soudain, du ciel, quelque chose se mit à tournoyer comme une feuille emportée par le vent. C'était son ancien cache-sexe. Il descendit lentement et vint se fixer à sa hanche. Au même instant, tout disparut. Ses femmes. Ses enfants. Son cheval. Sa richesse.

Il se retrouva seul, vêtu de son vieux cache-sexe sale, plus pauvre encore qu'au premier jour. Il avait oublié son engagement. Il n'avait ni offert le bœuf blanc, ni sacrifié le coq blanc à la divinité Dan. La promesse rompue avait rappelé la misère.

Et les anciens disent : ce que les dieux accordent par grâce peut être repris par justice. La prospérité exige mémoire et fidélité. Qui oublie sa parole finit par retrouver son ancien vêtement.

Le chasseur et le secret trahi

Il était une fois un chasseur qui vivait avec son épouse. Il n'avait qu'une seule femme, mais celle-ci avait un caractère orgueilleux. Elle lui manquait souvent de respect, contestait ses décisions et tardait à accomplir les tâches qu'il lui confiait.

Le chasseur la mettait en garde :

— Si tu persistes dans cette attitude, je prendrai d'autres épouses.

Mais elle répondait avec arrogance :

— Si tu veux en prendre d'autres, fais-le.

Les avertissements se multiplièrent. L'entêtement aussi.

Un jour, le chasseur partit en forêt pour une longue chasse. En ce temps-là, dit-on, les arbres, les pierres et les herbes possédaient la parole. Il s'arrêta devant un rônier majestueux et formula un vœu :

— Si seulement tu pouvais devenir femme, je t'épouserais.

L'arbre répondit :

— Si je deviens femme, garderas-tu mon secret ? Ne révéleras-tu pas ma véritable nature ?

Le chasseur jura solennellement. Il promit que s'il trahissait ce secret, le malheur s'abattrait sur lui.

Le rônier lui demanda de se retourner. Lorsqu'il se retourna de nouveau, une femme d'une grande beauté se tenait devant lui. Elle le suivit.

Plus loin, il croisa un tas de cailloux. Il formula le même vœu, reçut la même mise en garde, prêta le même serment. Le tas de pierres se transforma en une femme éclatante, teint clair, qui le rejoignit. Enfin, devant un baobab, il répéta encore sa demande. Le baobab accepta à la condition du secret. En un instant, il devint une femme à la beauté étincelante, semblable à l'ébène poli.

Le chasseur rentra donc chez lui avec trois nouvelles épouses, en plus d'une gibecière bien remplie. Sa première femme cachait sa jalousie en public, mais dans l'intimité elle se montra froide et distante. Elle refusa même de partager sa couche. Elle exigeait une seule chose :

— Dis-moi d'où viennent ces femmes.

Le chasseur résista longtemps. Mais, face aux menaces de départ et aux tensions constantes, il céda. Il lui révéla tout : le rônier, les pierres, le baobab.

Il ajouta gravement :

— Ce secret ne doit jamais être révélé. Ma vie en dépend.

Elle promit de se taire.

Les années passèrent. Les trois nouvelles épouses eurent des enfants. La jalousie de la première s'accrut.

Un jour, après avoir imposé de nombreuses tâches aux enfants de ses coépouses, elle leur demanda encore de l'aider à laver ses pagnes. Épuisés, ils demandèrent un court repos. Elle y vit une offense.

Alors, en lavant elle-même ses vêtements, elle se mit à chanter à haute voix une chanson qui révélait l'origine véritable de leurs mères.

*O é da si mã ylo asi nyi,
O yanzololobo we da si mã ylo asi nyi có be nyi nangue,
E da si mã ylo asi nyi,
O yanzololobo we da si mã ylo asi nyi có be nyi nanvo,
E da si mã ylo asi nyi,
O yanzololobo we da si mã ylo asi nyi có be nyi nanwi,
De nyi hetin, do gbé mã gbo dekpè cóbo nyi nangue
De nyi hétin, do gbé man gbo dekpè tchobo nyi nangue,
De nyi tókin, do gbé mã gbo dekpè cóbo nyi nanvo
De nyi zuntin, do gbé mã gbo dekpè cóbo nyi nanwi*

Les paroles furent comme des flèches. Les trois femmes, blessées dans leur dignité, comprirent que leur secret avait été trahi. Sans colère, mais avec une tristesse résolue, elles rassemblèrent leurs enfants et quittèrent la maison. Elles retournèrent en forêt, chacune à l'endroit de sa première existence. Le rônier redevint arbre. Les pierres redevinrent pierres. Le baobab reprit racine.

Lorsque le chasseur revint de la chasse, il comprit aussitôt que le malheur annoncé était arrivé. Il ne trouva plus que ses deux premiers enfants. Sa femme était partie chez ses parents. Il alla la rejoindre. Elle avoua son geste. Le silence s'installa.

Le chasseur comprit que sa parole avait été brisée, que son serment avait été trahi, et que l'équilibre qu'il avait juré de protéger était à jamais rompu. On raconte qu'il ne survécut pas longtemps à cette perte. Il se tira une balle dans la tête.

Et les anciens disent : Le secret confié est une vie remise entre les mains d'autrui. La parole donnée est plus solide que la pierre. Qui la trahit détruit ce qu'il voulait posséder.

La Reine aux Deux Natures

Mon conte roule, roule et tombe sur Dada Sègbo, puissant souverain d'un vaste royaume où la tradition était loi. Chaque année, il organisait une grande fête à laquelle tous les habitants étaient conviés. C'était une célébration fastueuse, éclatante de musique, de danses et de réjouissances. Mais derrière l'apparat se cachait une coutume redoutée : au cours de la fête, le roi choisissait parmi les jeunes filles du royaume celle qui lui plaisait et la gardait au palais comme nouvelle épouse, sans en avertir ses parents. Ce n'est qu'après les festivités que la famille constatait l'absence de leur fille et apprenait qu'elle était devenue reine.

Or, dans ce royaume vivait un homme qui avait de nombreux enfants, principalement des filles. Craignant le sort que la fête réservait aux jeunes femmes, il leur interdisait formellement d'y assister et s'y rendait seul. Parmi ses enfants se trouvait un être singulier, né avec les attributs des deux sexes. Cet enfant, androgyne, était celui qu'il protégeait avec le plus grand soin.

Une année pourtant, tandis que le père se rendait au palais pour la célébration, ses enfants le suivirent en secret, curieux d'assister au spectacle. Le destin voulut que, ce jour-là, Dada Sègbo posât son regard sur l'enfant androgyne. Ignorant sa nature véritable, il la choisit et la fit conduire au palais.

Lorsque la fête prit fin, le père constata l'absence de son enfant. Apprenant qu'elle avait été retenue au palais, il s'y rendit dès le lendemain pour supplier le souverain :

— Majesté, laissez-moi cet enfant. Choisissez plutôt l'une de mes filles ; elles sont nombreuses et belles.

Mais Dada Sègbo répondit d'un ton ferme :

— J'ai choisi selon mon désir. Je ne reviens pas sur ma décision.

Le père, résigné, déclara alors :

— Puisque telle est votre volonté, sachez que cet enfant a des totems qu'il vous faudra respecter.

Intrigué, le roi demanda quelles en étaient les exigences.

— Elle ne devra jamais se laver dans la même douche que les autres reines. Qu'on lui construise une salle d'eau à part. De plus, elle ne devra point se rendre à la cuisine : qu'une servante prépare ses repas.

Le roi accepta ces conditions et fit de l'androgyne sa nouvelle épouse. Le temps passa. Cependant, les coépouses s'étonnèrent des privilèges accordés à la dernière reine. Pourquoi possédait-elle sa propre douche ? Pourquoi ne cuisinait-elle jamais ? La curiosité enfla. Elles désignèrent alors la première épouse, Ahwandossi, pour percer le mystère. Ahwandossi feignit l'amitié. Patiente, attentive, elle observa.

Un jour enfin, elle surprit le secret : la nouvelle reine portait à la fois des seins et un phallus.

La rumeur se répandit comme une traînée de poudre jusqu'aux oreilles du roi. Stupéfait, Dada Sègbo ordonna qu'à une date fixée, toutes ses épouses comparaissent nues devant lui. Celle qui présenterait à la fois les attributs féminins et un phallus serait exécutée.

À l'approche du jour fatidique, la dernière épouse, prise de panique, quitta discrètement le palais. À sa servante, elle laissa ce message : si l'on demandait après elle, qu'on dise qu'elle était partie faire des emplettes.

Sur la route, elle rencontra deux béliers en train de s'affronter. Ceux-ci lui demandèrent où elle se rendait. Elle leur confia son histoire et conclut :

— Je veux rencontrer le créateur qui m'a faite ainsi.

Les béliers lui dirent :

— Laisse-nous chacun te frapper d'un coup de corne ; nous t'indiquerons la voie.

Elle accepta. Après les coups reçus, ils lui montrèrent un chemin. Plus loin, elle aperçut deux lames qui s'entrechoquaient. Elles lui posèrent la même question. Après avoir entendu son récit, elles déclarèrent :

— Laisse-nous te couper ; nous t'indiquerons la suite du chemin.

Elle se soumit. Les lames la blessèrent légèrement, puis lui révélèrent qu'elle trouverait un marigot et devrait s'y jeter. Elle marcha jusqu'au marigot et s'y plongea. L'eau la rejeta sur la rive. Elle recommença, encore et encore. À la troisième tentative, le dieu des eaux surgit, le corps hérissé de lames et de machettes.

— Que cherches-tu ? demanda-t-il.

Elle raconta tout. Le dieu des eaux lui ordonna de monter sur son dos, puis plongea avec elle. Ils atteignirent une vaste cour où se tenait le Créateur. Le dieu des eaux la laissa seule. Le Créateur l'écouta en silence, puis trancha le phallus et forma en elle un sexe de femme. Il l'avait recréée. Le phallus coupé, il le rôtit, l'assaisonna comme une viande fumée et le lui remit.

— À ton retour, lorsque la première épouse viendra te voir, donne-lui cette viande sans y goûter toi-même.

Elle regagna le palais discrètement.

Ahwandossi vint lui rendre visite. La reine lui servit un plat accompagné de la viande. La première épouse en mangea avec avidité. Peu après, un phallus se mit à croître entre ses jambes.

La veille de l'épreuve, Ahwandossi fut prise d'une fièvre d'angoisse. Le jour venu, selon la tradition, chaque épouse devait nouer quarante et un pagnes autour de sa taille.

Avant de les dénouer un à un, elle devait invoquer :
— Torkpor, Méhou, Adjaho, Migan, puis-je dévoiler ma nudité ?
Les sbires répondaient :
— Oui, dévoile.

Et chaque pagne tombait, jusqu'au dernier, blanc et transparent. Toutes se présentèrent, sauf Ahwandossi. Les gardes allèrent la chercher malgré ses protestations. À contrecœur, elle se soumit au rituel. Lorsque le dernier pagne tomba, l'assemblée découvrit avec stupeur qu'elle portait un phallus. Dada Sègbo, implacable, ordonna son exécution.

Ainsi périt celle qui avait voulu dévoiler le secret d'autrui.

Et mon conte roule, roule encore, emportant avec lui cette leçon : celui qui creuse une fosse pour un autre doit veiller à ne pas y tomber lui-même.

La Voix de la Nuit

Il y a longtemps, un couple vivait dans l'harmonie et goûtait pleinement aux joies de l'union. Les jours s'écoulaient paisiblement, jusqu'au moment où l'homme prit une seconde épouse. Alors, sans bruit d'abord, la jalousie s'installa dans la demeure. Selon l'usage, le mari partageait équitablement son temps : une nuit chez l'une, une nuit chez l'autre, chacune dans sa case. Mais le cœur de la première épouse se troubla. L'amertume s'y enracina comme une herbe venimeuse. Chaque fois que venait le tour de la seconde et que le mari franchissait le seuil de sa case, la première attendait que la nuit fût profonde. Puis, tapie dans l'ombre, devant la porte close, elle empruntait une voix caverneuse, inhumaine, semblable au grondement d'une bête, et psalmodiait :

*Enɔn dɔ, éɔn dɔ,
Nyi do kponɔn gué nǎ da,
Enǎ da si do ji cé a,
Nni dokpo gué jɛn nǎ da*

Ces paroles fétides fendaient le silence. Les mots vibraient comme un tambour funèbre dans la nuit immobile. La seconde épouse tremblait. Le mari, pourtant courageux, sentait son cœur se serrer. Impossible de dormir. Impossible même de parler. La voix semblait se nourrir de leur peur, écouter leur souffle derrière la porte. Leur intimité en était troublée, leur repos brisé.

Fait étrange : lorsque le mari passait la nuit chez la première épouse, aucun son ne venait troubler l'obscurité. La nuit redevenait douce, ordinaire, paisible.

Peu à peu, le mari remarqua cette singularité et s'en inquiéta. Était-ce l'œuvre d'un esprit jaloux ? D'une bête attirée par la présence humaine ? Ou bien quelque chose de plus proche, de plus humain encore ?

La seconde épouse, lasse de ces nuits hantées, supplia enfin son mari :
— Cette voix n'est pas naturelle. Consultons le Fa. Si cela continue, je quitterai cette maison. Je ne peux supporter davantage cette terreur.
Ils se rendirent chez un bokonon. Celui-ci consulta longuement les signes sacrés. Son visage se fit grave.

— Ce qui parle la nuit n'est ni tout à fait animal, ni tout à fait esprit, déclara-t-il. Il vous faudra un rituel pour dévoiler la vérité.

Il prescrivit un sacrifice : un panier tressé, des Calebasses, des poudres secrètes et des feuilles consacrées. Le rituel fut accompli dans un silence solennel.

Puis il remit le panier au mari.

— Cette nuit, laissez la fenêtre entrouverte. Si la voix revient, lancez ce panier sans hésiter. Ne regardez pas aussitôt. Attendez le cri. Alors seulement, vous saurez.

La nuit tomba. Le mari et la seconde épouse se couchèrent, mais leurs yeux demeuraient ouverts dans l'obscurité. Puis la voix revint. Plus grave. Plus proche. Elle semblait collée à la porte comme une ombre vivante. Le froid parcourut l'échine du mari. La seconde épouse, pétrifiée, serrait ses mains contre sa poitrine.

Sans hésiter, le mari saisit le panier et le projeta par la fenêtre entrouverte. Un hurlement déchira la nuit. Ce n'était ni le cri d'une bête, ni le souffle d'un esprit. C'était un cri humain. À la lueur tremblante de la lampe, ils aperçurent la première épouse. Ses yeux étaient égarés. Le rituel avait brisé le masque. Elle tournait sur elle-même, frappée par la puissance des forces invoquées. Dès lors, elle perdit la raison. Elle devint folle.

Depuis cette nuit, elle errait autour des cases en répétant d'une voix déformée :

*N'dogbè ɔ nã hwi,
Oun gɔn gbè mǎ le nɔn, nã hwi.*

— Si je vis, je la tuerai ; et même si je meurs, je la tuerai.

Ainsi la vérité fut révélée. La voix qui hantait leurs nuits n'était autre que celle de la première épouse, consumée par la jalousie. Car la jalousie, lorsqu'elle n'est pas domptée, finit toujours par dévoiler son propre visage.